

GABRIELLE COLETTE / MAURICE RAVEL

L'ENFANT ET LES SORTILÈGES



CAHIER DRAMATURGIQUE

ICONOGRAPHIE

Gabrielle Colette, LA MAISON DE CLAUDINE, 1922, chapitre I

La maison était grande, coiffée d'un grenier haut. La pente raide de la rue obligeait les écuries et les remises, les poulaillers, la buanderie, la laiterie, à se blottir en contre-bas tout autour d'une cour fermée.

Accoudée au mur du jardin, je pouvais gratter du doigt le toit du poulailler. Le Jardin-du-Haut commandait un Jardin-du-Bas, potager resserré et chaud, consacré à l'aubergine et au piment, où l'odeur du feuillage de la tomate se mêlait, en juillet, au parfum de l'abricot mûri sur espaliers. Dans le Jardin-du-Haut, deux sapins jumeaux, un noyer dont l'ombre intolérante tuait les fleurs, des roses, des gazons négligés, une tonnelle disloquée... Une forte grille de clôture, au fond, en bordure de la rue des Vignes, eût dû défendre les deux jardins ; mais je n'ai jamais connu cette grille que tordue, arrachée au ciment de son mur, emportée et brandie en l'air par les bras invincibles d'une glycine centenaire...

La façade principale, sur la rue de l'Hospice, était une façade à perron double, noircie, à grandes fenêtres et sans grâces, une maison bourgeoise de vieux village, mais la roide pente de la rue bousculait un peu sa gravité, et son perron boitait, six marches d'un côté, dix de l'autre.

Grande maison grave, revêche avec sa porte à clochette d'orphelinat, son entrée cochère à gros verrou de geôle ancienne, maison qui ne souriait que d'un côté. Son revers, invisible au passant, doré par le soleil, portait manteau de glycine et de bignonier mêlés, lourds à l'armature de fer fatiguée, creusée en son milieu comme un hamac, qui ombrageait une petite terrasse dallée et le seuil du salon... Le reste vaut-il la peine que je le peigne, à l'aide de pauvres mots ? Je n'aiderai personne à contempler ce qui s'attache de splendeur, dans mon souvenir, aux cordons rouges d'une vigne d'automne que ruinait son propre poids, cramponnée, au cours de sa chute, à quelques bras de pin. Ces lilas massifs dont la fleur compacte, bleue dans l'ombre, pourpre au soleil, pourrissait tôt, étouffée par sa propre exubérance, ces lilas morts depuis longtemps ne remonteront pas grâce à moi vers la lumière, ni le terrifiant clair de lune – argent, plomb gris, mercure, facettes d'améthystes coupantes, blessants saphirs aigus – , qui dépendait de certaine vitre bleue, dans le kiosque au fond du jardin.

Maison et jardin vivent encore, je le sais, mais qu'importe si la magie les a quittés, si le secret est perdu qui ouvrait – lumière, odeurs, harmonie d'arbres et d'oiseaux, murmure de voix humaines qu'a déjà suspendu la mort – un monde dont j'ai cessé d'être digne ?...

Il arrivait qu'un livre, ouvert sur le dallage de la terrasse ou sur l'herbe, une corde à sauter serpentant dans une allée, ou un minuscule jardin bordé de cailloux, planté de têtes de fleurs, révélassent autrefois – dans le temps où cette maison et ce jardin abritaient une famille – la présence des enfants, et leurs âges différents. Mais ces signes ne s'accompagnaient presque jamais du cri, du rire enfantins, et le logis, chaud et plein, ressemblait bizarrement à ces maisons qu'une fin de vacances vide, en un moment, de toute sa joie. Le silence, le vent contenu du jardin clos, les pages du livre rebroussées sous le pouce invisible d'un sylphe, tout semblait demander : « Où sont les enfants ? »

C'est alors que paraissait, sous l'arceau de fer ancien que la glycine versait à gauche, ma mère, ronde et petite en ce temps où l'âge ne l'avait

pas encore décharnée. Elle scrutait la verdure massive, levait la tête et jetait par les airs son appel : « Les enfants ! Où sont les enfants ? »

Où ? nulle part. L'appel traversait le jardin, heurtait le grand mur de la remise à foin, et revenait, en écho très faible et comme épuisé :

« Hou... enfants... »

Nulle part. Ma mère renversait la tête vers les nuées, comme si elle eût attendu qu'un vol d'enfants ailés s'abattît. Au bout d'un moment, elle jetait le même cri, puis se lassait d'interroger le ciel, cassait de l'ongle le grelot sec d'un pavot, grattait un rosier emperlé de pucerons verts, cachait dans sa poche les premières noix, hochait le front en songeant aux enfants disparus, et rentrait. Cependant au-dessus d'elle, parmi le feuillage du noyer, brillait le visage triangulaire et penché d'un enfant allongé, comme un matou, sur une grosse branche, et qui se taisait. Une mère moins myope eût-elle deviné, dans les révérences précipitées qu'échangeaient les cimes jumelles des deux sapins, une impulsion étrangère à celle des brusques bourrasques d'octobre... Et dans la lucarne carrée, au-dessous de la poulie à fourrage, n'eût-elle pas aperçu, en clignant les yeux, ces deux taches pâles dans le foin : le visage d'un jeune garçon et son livre ? Mais elle avait renoncé à nous découvrir, et désespéré de nous atteindre. Notre turbulence étrange ne s'accompagnait d'aucun cri. Je ne crois pas qu'on ait vu enfants plus remuants et plus silencieux. C'est maintenant que je m'en étonne. Personne n'avait requis de nous ce mutisme allègre, ni cette sociabilité limitée. Celui de mes frères qui avait dix-neuf ans et construisait des appareils d'hydrothérapie en boudins de toile, fil de fer et chalumeaux de verre n'empêchait pas le cadet, à quatorze ans, de démonter une montre, ni de réduire au piano, sans faute, une mélodie, un morceau symphonique entendu au chef-lieu ; ni même de prendre un plaisir impénétrable à émailler le jardin de petites pierres tombales découpées dans du carton, chacune portant, sous sa croix, les noms, l'épithète et la généalogie d'un défunt supposé... Ma sœur aux trop longs cheveux, pouvait lire sans fin ni repos : les deux garçons passaient, frôlant comme sans la voir cette jeune fille assise, enchantée, absente, et ne la troublaient pas. J'avais, petite, le loisir de suivre, en courant presque, le grand pas des garçons, lancés dans les bois à la poursuite du Grand Sylvain, du Flambé, du Mars farouche, ou chassant la couleuvre, ou bottelant la haute digitale de juillet au fond des bois clairsemés, rougis de flaques de bruyères... Mais je suivais silencieuse, et je glanais la mûre, la merise, ou la fleur, je battais les taillis et les prés gorgés d'eau en chien indépendant qui ne rend pas de comptes...

« Où sont les enfants ? » Elle surgissait, essoufflée par sa quête constante de mère-chienne trop tendre, tête levée et flairant le vent. Ses bras emmanchés de toile blanche disaient qu'elle venait de pétrir la pâte à galette, ou le pudding saucé d'un brûlant velours de rhum et de confitures. Un grand tablier bleu la ceignait, si elle avait lavé la havanaise, et quelquefois elle agitait un étendard de papier jaune craquant, le papier de la boucherie ; c'est qu'elle espérait rassembler, en même temps que ses enfants égaillés, ses chattes vagabondes, affamées de viande crue...

Au cri traditionnel s'ajoutait, sur le même ton d'urgence et de supplication, le rappel de l'heure : « Quatre heures ! ils ne sont pas venus goûter ! Où sont les enfants ?... » — « Six heures et demie ! Rentreront-ils dîner ? Où sont les enfants ?... » La jolie voix, et comme je pleurerais de plaisir à l'entendre... Notre seul péché, notre méfait unique était le silence, et une sorte d'évanouissement miraculeux. Pour des desseins innocents, pour une liberté qu'on ne nous refusait pas, nous sautions la grille, quittions les chaussures, empruntant pour le retour une

échelle inutile, le mur bas d'un voisin. Le flair subtil de la mère inquiète découvrait sur nous l'ail sauvage d'un ravin lointain ou la menthe des marais masqués d'herbe. La poche mouillée d'un des garçons cachait le caleçon qu'il avait emporté aux étangs fiévreux, et la « petite », fendue au genou, pelée au coude, saignait tranquillement sous des emplâtres de toiles d'araignée et de poivre moulu, liés d'herbes rubanées...

– Demain, je vous enferme ! Tous, vous entendez, tous !

Demain... Demain l'aîné, glissant sur le toit d'ardoises où il installait un réservoir d'eau, se cassait la clavicule et demeurait muet, courtois, en demi-syncope, au pied du mur, attendant qu'on vînt l'y ramasser. Demain, le cadet recevait sans mot dire, en plein front, une échelle de six mètres, et rapportait avec modestie un œuf violacé entre les deux yeux...

– Où sont les enfants ?

Deux reposent. Les autres, jour par jour, vieillissent. S'il est un lieu où l'on attend après la vie, celle qui nous attendit tremble encore, à cause des deux vivants. Pour l'aînée de nous tous elle a du moins fini de regarder le noir de la vitre le soir : « Ah ! je sens que cette enfant n'est pas heureuse... Ah ! je sens qu'elle souffre... »

Pour l'aîné des garçons elle n'écoute plus, palpitante, le roulement d'un cabriolet de médecin sur la neige, dans la nuit, ni le pas de la jument grise. Mais je sais que pour les deux qui restent elle erre et quête encore, invisible, tourmentée de n'être pas assez tutélaire : « Où sont, où sont les enfants ?... »

Hanokh Levin, L'ENFANT RÊVE, 1993, Première partie : « Le Père », scène I

LE PÈRE. -

Comme nous le chérissons, l'enfant,
lorsqu'il s'endort.
Tranquille, la bouche grande ouverte
dans une totale désespérance,
il nous renvoie l'image de ce qu'il serait
s'il venait à mourir.

L'instant d'avant, son chahut et ses babillages
nous irritaient encore.
L'instant d'après, il respire paisiblement,
replié sur lui-même
et le doux murmure de ses lèvres
nous manque déjà tant
que nous en pleurons presque.

LA MÈRE. -

Faites que le temps s'arrête, maintenant,
En cet instant parfait,
car jamais, jamais,
nous ne serons plus heureux.
Faites que nous nous transformions tous trois
en nature morte :
« Parents contemplant un enfant qui rêve. »

Nathalie Sarraute, ENFANCE, 1983

Mes soirées, quand j'étais dans mon lit, étaient consacrées à maman, à pleurer en sortant de sous mon oreiller sa photo, où elle était assise auprès de Kolia, à l'embrasser et à lui dire que je ne pouvais plus être loin d'elle, qu'elle vienne me chercher...

Il avait été entendu entre maman et moi que si j'étais heureuse je lui écrirais : « Ici je suis très heureuse », en soulignant « très ». Et seulement « Je suis heureuse », si je ne l'étais pas. C'est ce qu'un jour je m'étais décidée à lui écrire à la fin d'une lettre... je n'avais plus la force d'attendre encore plusieurs mois, jusqu'en septembre, qu'elle vienne me reprendre. Je lui ai donc écrit : « Je suis heureuse ici. »

Quelque temps après mon père m'appelle. Je le voyais très peu.

Il partait le matin vers sept heures, quand je dormais, et rentrait le soir très fatigué, préoccupé, le repas s'écoulait souvent en silence. Vera parlait très peu. Les mots qu'elle proférait étaient toujours brefs, les voyelles comme écrasées entre les consonnes, comme pour que chaque mot prenne moins de place. Même mon nom, elle le prononçait en supprimant presque les a Ce qui devenait un son - ou plutôt un bruit étrange - N'tche...

Après le dîner, mon père, je le sentais, était content que j'aie me coucher...et moi-même je préférais aller dans ma chambre.

- Tu n'y faisais pas que pleurer...

- Non je devais lire, comme toujours... je me souviens d'un livre de Mayne Reid, que mon père m'avait donné. Il l'avait aimé quand

Il était petit...moi il ne m'amusait pas beaucoup... peut-être étais-je trop jeune...huit ans et demi...je m'évadais des longues descriptions de prairies vers les tirets libérateurs, ouvrant sur les dialogues.

Donc quelques jours après mon envoi de cette lettre à maman, mon père me retient après le dîner et m'amène dans son bureau qu'une porte vitrée sépare de la salle à manger... Il me dit : Tu as écrit à ta mère que tu étais malheureuse ici. Je suis stupéfaite : Comment les sais-tu ? - Eh bien j'ai reçu une lettre de ta mère.

Elle me fait des reproches, elle me dit qu'on ne s'occupe pas bien de toi, que tu te plains...

- Je suis atterrée, accablée sous le coup d'une pareille trahison. Je n'ai donc plus personne au monde à qui me plaindre. Maman ne songe même pas à venir me délivrer, ce qu'elle veut c'est que je reste ici, en me sentant moins malheureuse. Jamais plus je ne pourrai me confier à elle. Jamais plus je ne pourrai me confier à personne. [...]

Quelques temps plus tard

En entrant dans ma chambre, avant même de déposer mon cartable, je vois que mon ours Michka que j'ai laissé couché sur mon lit... il est plus mou et

doux qu'il n'a jamais été, quand il fait froid je le couvre jusqu'au cou avec un carré de laine tricotée et on n'aperçoit que sa petite tête jaune et soyeuse, ses oreilles amollies, les fils noirs usés de sa truffe, ses yeux brillants toujours aussi vifs...il n'est plus là...mais où est-il ? Je me précipite... » Adèle, mon ours a disparu... - C'est Lili qui l'a pris... - Mais comment est-ce possible ? - Elle a réussi à marcher jusqu'à ta chambre... la porte était ouverte... - Où est-il ? Où l'a-t-elle mis ? - Ah elle l'a déchiré... Ce n'était pas difficile, il ne tenait qu'à un cheveu, ce n'était qu'une loque... - Mais on peut le réparer... - Non, il n'y a rien à faire, je l'ai jeté... »

Je ne veux pas le revoir. Je ne dois pas dire un mot de plus sinon Adèle, c'est sûr, va me répondre : des ours comme ça, on en trouve tant qu'on veut, et des tout neufs, des bien plus beaux... je cours dans ma chambre, je me jette sur mon lit, je me vide de larmes...

- Jamais il ne t'est arrivé d'en vouloir à quelqu'un comme à ce moment-là tu en as voulu à Lili.
- Après j'ai mis hors de portée sa boîte de poupées russes en bois gravé la ronde et la rectangulaire le bol en buis peint je ne sais plus quels autres trésors, mes trésors à moi, personne d'autre que moi ne connaît leur valeur, il ne faut pas que je vienne les toucher, que je puisse s'en emparer ce petit être criard, hagard, insensible, malfaisant, ce diable, ce démon...

Sophie de Ségur, LES BONS ENFANTS, I & IV

LE PREMIER AVRIL

Plusieurs enfants jouaient dans le jardin de Mme Dupuis ; il faisait beau temps, presque trop chaud. Jacques, Louis, Nicolas et Jules se reposaient sur un banc. Jacques s'essuyait le front avec son mouchoir ; il avait bêché, arrosé, ratissé, et il se reposait en causant avec ses amis.

Jacques. – Quelle chaleur il fait aujourd'hui ! C'est presque comme en été.

Louis. – Nous sommes bien près de l'été.

Nicolas. – Non, puisque nous commençons le printemps.

Louis. – Eh bien ! est-ce que le printemps ne touche pas à l'été.

Nicolas. – Oui, comme il touche à l'hiver.

Jacques. – Ce n'est pas la même chose ; l'hiver est en arrière, et l'été est en avant ; la preuve, c'est que c'est demain le 1^{er} avril.

Jules. – Le 1^{er} avril demain ! je n'y pensais pas. C'est le jour des attrapes. Tâchons d'attraper quelqu'un.

Jacques. – Pas moi d'abord. Je n'aime pas à tromper.

Jules. – Que tu es bête ! Ce n'est pas pour tout de bon ; c'est pour rire.

MOYEN NOUVEAU POUR TEINDRE UN MOUTON EN NOIR

Léonce (*huit ans*). – Eh bien ! as-tu du noir ?

Arthur. – Je n'ai rien du tout ; maman n'a pas voulu m'en donner.

Léonce. – Comment allons-nous faire ? Il nous en faut pourtant, et beaucoup.

Arthur. – Si nous demandions à Sophie ?

Léonce. – Sophie ne pourra pas nous donner de la couleur ; elle n'en a pas plus que nous.

Arthur. – Non, mais elle a des idées ; elle inventera quelque chose.

Léonce. – Je veux bien ; vas-y, toi ; je vous attendrai ici pour répondre à maman si elle demande ce que nous faisons. Va doucement ; ouvre les portes sans faire de bruit. »

Arthur sort sur la pointe des pieds ; il entre chez sa sœur Sophie, âgée de sept ans ; il la trouve occupée à laver sa poupée à grande eau ; l'eau coule partout ; ses manches et sa robe sont mouillées.

« Pst ! pst ! Sophie ?

Sophie, *se retournant*. – Quoi ? quoi ? Tu m'as fait peur : j'ai cru que c'était maman ou ma bonne.

Arthur. – Chut !... Parle plus bas. Léonce te fait demander si tu as de la couleur noire.

Sophie. – Non, je n'en ai pas. Pour quoi faire de la couleur noire ?

Arthur. – Pour teindre notre gros mouton, qui est si blanc qu'il se salit toujours.

Sophie. – Tiens, tiens, tiens ! c'est une bonne idée cela ; ce sera très amusant, et le mouton sera bien plus joli ; d'abord c'est très rare un mouton noir.

Arthur. – Mais c'est que nous n'avons pas de couleur, malheureusement ; et je viens te demander comment faire pour avoir du noir.

Sophie, *réfléchissant*. – Comment faire ? Attends, que je pense un peu... J'ai

une idée ! Prenons l'encrier et versons l'encre sur le mouton.

Arthur. — Ce ne sera pas assez un encrier ; ce mouton est si grand !

Sophie. — Eh bien ! nous prendrons la bouteille d'encre qui est dans le cabinet de maman.

Arthur. — Bravo ! très bien ! Viens avec moi, mais tout doucement, pour que maman ne nous entende pas.

Arthur et Sophie vont dans le cabinet prendre la bouteille d'encre et arrivent sur la pointe des pieds près de Léonce, qui attendait avec impatience le résultat de la conférence.

Léonce. — Eh bien ! avez-vous trouvé quelque chose ?

Arthur. — Tiens ! une bouteille d'encre. C'est Sophie qui en a eu l'idée.

Léonce. — Excellente idée ! Vite, commençons. Avec quoi allons-nous mettre l'encre sur le mouton ?

Sophie. — En la versant tout doucement sur la tête, sur le dos, partout, il sera teint parfaitement, nous étalerons avec nos mains.

Léonce. — C'est ça. Toi Arthur, et toi Sophie, vous étalerez l'encre, et moi je la verserai avec précaution. »

Léonce commence à verser ; il verse trop fort, l'encre coule sur le tapis. Sophie et Arthur en remplissent leurs mains, leurs habits ; il saute même des éclaboussures sur leurs visages. Léonce rit. Sophie se fâche et applique sa main pleine d'encre sur le visage de Léonce, qui se fâche à son tour et lance de l'encre au visage de Sophie ; Arthur veut arracher la bouteille des mains de Léonce ; en se débattant, Léonce jette de l'encre de tous côtés : le tapis, les rideaux, les meubles, tout est taché. Ils se disent quelques injures à voix basse : « Méchant ! vilaine ! sotté ! imbécile ! » Le mélange des voix irritées et des mouvements violents des trois combattants fait un bruit étrange qui attire l'attention de la maman.

Tolstoï, ENFANCE, XI « L'enfance »

Enfance, heureuse enfance ! temps heureux, qui ne reviendra jamais ! Comment ne pas l'aimer, comment ne pas en caresser le souvenir ? Ce souvenir rafraîchit et relève mon âme ; il est pour moi la source des meilleures jouissances.

Je me rappelle que lorsque j'étais las de courir, je venais m'asseoir devant la table à thé dans mon petit fauteuil d'enfant, haut perché. Il était déjà tard, j'avais fini depuis longtemps ma tasse de lait sucré et mes yeux se fermaient de sommeil ; mais je ne bougeais pas ; je restais tranquille et j'écoutais. Comment ne pas écouter ? Maman cause avec une des personnes présentes, et le son de sa voix est si doux, si aimable ! À lui seul, il me dit tant de choses !

Je la regarde fixement avec des yeux obscurcis par le sommeil, et tout à coup elle devient toute petite, toute petite ; sa figure n'est pas plus grosse qu'un de mes boutons, mais reste nette : je vois que maman me regarde et qu'elle sourit. Je trouve amusant d'avoir une maman toute petite. Je cligne encore plus les paupières, et elle diminue, diminue : elle devient pas plus grande que les petits garçons qu'on voit au fond des yeux des gens. Mais j'ai remué, et le charme est rompu. Je fais les petits yeux, je change de position, je me donne beaucoup de peine pour rappeler le charme : c'est en vain.

Je me laisse glisser jusqu'à terre et vais tout doucement me coucher commodément dans un grand fauteuil.

« Tu t'endors, mon petit Nicolas, me dit maman. Tu ferais mieux d'aller te coucher.

– Je n'ai pas envie de dormir, maman. »

Des rêves vagues, mais délicieux, emplissent mon imagination ; le bon sommeil de l'enfance ferme mes paupières, et, au bout d'un instant je suis endormi. Je sens sur moi, à travers mon sommeil, une main délicate ; je la reconnais au seul toucher et, tout en dormant, je la saisis et la presse bien fort sur mes lèvres.

Tout le monde s'est dispersé. Une seule bougie brûle dans le salon. Maman a dit qu'elle se chargeait de me réveiller. Elle se blottit dans le fauteuil où je dors, passe sa belle main fine dans mes cheveux, se penche à mon oreille et murmure de sa jolie voix que je connais si bien : « Lève-toi, ma petite âme ; il est temps d'aller se coucher. »

Aucun regard indifférent ne la gêne : elle ne craint pas d'épancher sur moi toute sa tendresse et tout son amour. Je ne bouge pas ; mais je baise sa main encore plus fort.

« Lève-toi, mon ange. »

Elle met son autre main dans mon cou et me chatouille avec ses doigts effilés. Le salon silencieux est dans une demi-obscurité ; mes nerfs sont excités par le chatouillement et par le réveil ; maman est assise tout contre moi ; elle me touche ; je sens son parfum et j'entends sa voix : je me lève d'un bond, je jette mes bras autour de son cou, je me serre contre sa poitrine en murmurant : « Ô maman, chère petite maman, comme je t'aime ! »

Elle sourit de son sourire triste et charmant, prend ma tête à deux mains, m'embrasse sur le front et me met sur ses genoux.

« Tu m'aimes bien ? » Elle se tait un instant, puis elle reprend : « Vois-tu, aime-moi toujours ; ne m'oublie jamais. Si tu n'avais plus ta maman, tu ne l'oublierais pas ? Dis, mon petit Nicolas ? »

Elle me baise encore plus tendrement. Je m'écrie : « Oh ! ne dis pas

cela, maman chérie, ma petite âme ! »

Je baise ses genoux et des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux dans un transport d'amour.

Lorsque, après cette scène, je monte me coucher et que je m'agenouille devant les saintes images, enveloppé dans ma robe de chambre ouatée, quel sentiment étrange j'éprouve en disant : « Mon Dieu, veille sur papa et sur maman ! » Tandis que je récite les prières que mes lèvres d'enfant ont apprises en les répétant après ma chère maman, mon amour pour elle et mon amour pour Dieu se fondent en un seul et même sentiment.

Après ma prière, je vais me rouler dans mes petites couvertures, l'âme en paix et le cœur léger. Les images se chassent les unes les autres dans ma tête : que représentent-elles ? Elles sont insaisissables, mais pleines de pur amour et de lumineuses espérances de bonheur. (...) Je pense ensuite à mon joujou favori, un petit lièvre ou un petit chien de porcelaine ; je l'ai fourré sous mon oreiller de plume et j'admire comme il est bien là et comme il a chaud.

Je fais encore une petite prière où je demande à Dieu que tout le monde soit heureux et content et qu'il fasse beau demain pour la promenade ; je me retourne sur l'autre côté ; les idées et les rêves se mêlent et se confondent et je m'endors doucement, paisiblement, le visage encore humide de larmes.

Retrouveras-tu jamais la fraîcheur, l'insouciance, le besoin d'affection et la foi profonde de ton enfance ? Quel temps peut être meilleur que celui où les deux premières de toutes les vertus, la gaieté innocente et la soif insatiable d'affection, étaient les deux ressorts de ta vie ?

Où sont ces prières ardentes ? Où, ces précieuses larmes d'attendrissement ? L'ange de la consolation accourait ; il essuyait tes larmes avec un sourire et murmurait de doux rêves à l'imagination innocente de l'enfant. La vie a-t-elle piétiné si lourdement sur mon cœur, que je ne doive plus jamais connaître ces larmes et ces transports ? Ne m'en reste-t-il que les souvenirs ?

Pierre Loti, LE ROMAN D'UN ENFANT, XXXV

Or ; un jour qu'elle revenait de Paris, cette petite Jeanne me conta avec admiration la féerie de Peau-d'Âne qu'elle avait vu jouer.

Elle nia perdit pas son temps, cette fois-là, car Peau-d'Âne devait m'occuper pendant quatre ou cinq années, me prendre les heures les plus précieuses que j'aie jamais gaspillées dans le cours de mon existence.

En effet, nous conçûmes ensemble l'idée de monter cela sur un théâtre qui m'appartenait. Cette Peau-d'Âne nous rapprocha beaucoup. Et, peu à peu, ce projet atteignit dans nos têtes des proportions gigantesques il grandit, grandit pendant des mois et des mois, nous amusant toujours plus, à mesure que nos moyens d'exécution se perfectionnaient. Nous broSSIONS de fantastiques décors nous habillions, pour les défilés, d'innombrables petites poupées. Vraiment, je serai obligé de reparler plusieurs fois de cette féerie, qui a été une des choses ` capitales de mon enfance.

Et même après que Jeanne s'en fut lassée, je continuai seul, surenchérissant toujours, me lançant dans des entreprises réellement grandioses, de clairs ãe lune, d'embrassements, d'orages. Je fis aussi des palais merveilleux, des jardins d'Aladin. Tous les rêves d'habitations enchantées, de luxes étranges que j'ai plus ou moins réalisés plus tard, dans divers coins du monde, ont pris forme, pour la première fois, sur ce théâtre de Peau-d'Âne au sortir de mon mysticisme des commencements, je pourrais presque dire que toute la chimère de ma vie a été d'abord essayée, mise en action sur cette très petite scène-là. J'avais bien quinze ans, lorsque les derniers décors inachevés s'enfermèrent pour jamais dans les cartons qui leur servent de tranquille sépulture.

Et, puisque j'en suis à anticiper ainsi sur l'avenir, je note ceci, pour terminer ces dernières années, avec Jeanne devenue une belle dame, nous avons formé vingt fois le projet de rouvrir ensemble les bottes où dorment nos petites poupées mortes, mais la vie à présent s'en va si vite que nous n'en avons jamais trouvé le temps, ni ne le, trouverons jamais.

Nos enfants, peut-être, plus tard ? ou, qui sait, nos petits-enfants 1 Un jour futur, quand on ne pensera plus à nous, ces successeurs inconnus, en furetant au fond des plus mystérieux placards, feront l'étonnante découverte de légions de petits personnages, nymphes, fées et génies, qui furent habillés par nos mains.

**Marcel Proust, À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU, À L'OMBRE DES JEUNES
FILLES EN FLEURS, « Noms de pays : le pays », 1919**

C'est notre attention qui met des objets dans une chambre, et l'habitude qui les en retire, et nous y fait de la place. De la place, il n'y en avait pas pour moi dans ma chambre de Balbec (mienne de nom seulement), elle était pleine de choses qui ne me connaissaient pas, me rendirent le coup d'œil méfiant que je leur jetai et sans tenir aucun compte de mon existence, témoignèrent que je dérangeais le train-train de la leur. La pendule - alors qu'à la maison je n'entendais la mienne que quelques secondes par semaine, seulement quand je sortais d'une profonde méditation - continua sans s'interrompre un instant à tenir dans une langue inconnue des propos qui devaient être désobligeants pour moi, car les grands rideaux violets l'écoutaient sans répondre mais dans une attitude analogue à celle des gens qui haussent les épaules pour montrer que la vue d'un tiers les irrite. Ils donnaient à cette chambre si haute un caractère quasi historique qui eut pu la rendre appropriée à l'assassinat du duc de Guise, et plus tard à une visite de touristes, conduits par un guide de l'agence Cook, mais nullement à mon sommeil. J'étais tourmenté par la présence de petites bibliothèques à vitrines, qui couraient le long des murs, mais surtout par une grande glace à pieds, arrêtée en travers de la pièce et avant le départ de laquelle je sentais qu'il n'y aurait pas pour moi de détente possible. Je levais à tout moment mes regards, - que les objets de ma chambre de Paris ne gênaient pas plus que ne faisaient mes propres prunelles, car ils n'étaient plus que des annexes de mes organes, un agrandissement de moi-même -, vers le plafond surélevé de ce belvédère situé au sommet de l'hôtel et que ma grand-mère avait choisi pour moi ; et, jusque dans cette région plus intime que celle où nous voyons et où nous entendons, dans cette région où nous éprouvons la qualité des odeurs, c'était presque à l'intérieur de mon moi que celle du vétiver venait pousser dans mes derniers retranchements son offensive, à laquelle j'opposais non sans fatigue la riposte inutile et incessante d'un reniflement alarmé. N'ayant plus d'univers, plus de chambre, plus de corps que menacé par les ennemis qui m'entouraient, qu'envahi jusque dans les os par la fièvre, j'étais seul, j'avais envie de mourir. Alors ma grand-mère entra ; et à l'expansion de mon cœur refoulé s'ouvrirent aussitôt des espaces infinis.

Virginia Woolf, LES VAGUES, « Première partie », 1931

Le soleil ne s'était pas encore levé. La mer et le ciel eussent semblé confondus, sans les mille plis légers des ondes -pareils aux craquelures d'une étoffe froissée. Peu à peu, à mesure qu'une pâleur se répandait dans le ciel, une barre sombre à l'horizon le sépara de la mer, et la grande étoffe grise se raya de larges lignes bougeant sous sa surface, se suivant, se poursuivant l'une l'autre en un rythme, sans fin.

Chaque vague se soulevait en s'approchant du rivage, prenait forme, se brisait, et traînait sur le sable un mince voile d'écume blanche. La houle s'arrêtait, puis s'éloignait de nouveau, avec le soupir d'un dormeur dont le souffle va et vient sans qu'il en ait conscience. L'eau à peu la barre noire de l'horizon s'éclaircit : on eût dit que delà lie s'était déposée au fond d'une vieille bouteille, laissant leur transparence' aux vertes parois de verre. Tout au fond le ciel lui aussi devint limpide, comme si un blanc sédiment s'en était détaché, ou comme si le bras d'une femme couchée sous l'horizon avait soulevé. Une lampe : des bandes de blanc, de jaune, de vert s'allongèrent sur le ciel comme les branches plates d'un éventail. Puis la femme invisible souleva plus haut sa lampe; l'air enflammé parut se diviser en fibres rouges et jaunes, s'arracher à la verte surface dans une palpitation brûlante, comme, les lueurs fumeuses au sommet des feux de joie. Peu à peu les fibres se fondirent en une seule masse incandescente; la lourde couverture grise du ciel se souleva, se transmuta en un million d'atomes bleu tendre. La surface de la mer devint lentement transparente; les larges lignes noires disparurent presque sous ces ondulations et sous ces étincelles. Le bras qui tenait la lampe s'éleva sans hâte : une-large flamme apparut enfin, tin disque de lumière brûla sur le rebord du ciel, et la mer tout autour ne fut plus qu'une seule coulée d'or.

La lumière frappa tour à tour les arbres du jardin, et les feuilles devenues transparentes s'éclairèrent l'une après l'autre. Un oiseau gazouilla, très haut; il y eut un silence; plus bas, un autre oiseau reprit le même chant. Le soleil rendit aux murs leurs arêtes tranchantes; le bout de l'éventail du soleil s'appuya contre un store blanc; le doigt du soleil marqua d'ombres bleues Un bouquet de feuilles près d'une fenêtre de chambre à coucher. Le store frémit doucement, mais tout dans la maison restait vagué et sans substance... Au dehors, les oiseaux chantaient leurs mélodies vides.

– Je vois un anneau suspendu au-dessus de ma tête, dit Bernard. Il tremble et se balance au bout d'un nœud coulant de lumière.

– Je vois une bandé jaune pâle, dit Suzanne. Elle s'allonge à la rencontre d'une raie violette.

– J'entends un bruit, dit Rhoda. Chip... Chap... Chip... Chap... le son monte, et puis descend.

– Je vois un globe, dit Neville. Il pend comme une gouttelette aux flânes énormes d'une colline.

– Je vois un gland rouge entrelacé de fil d'or, dit Jinny.

– J'entends le:-piétinement d'une gigantesque bête ` enchaînée, murmura Louis. Elle frappe la terre... Du pied

elle frappe continuellement la terre.

– Regardez la toile d’araignée à l’angle du balcon, dit Bernard. Des gouttes d’eau y sont prises, perles de blanche lumière.

– Les feuilles se pressent contre la fenêtre comme des oreilles pointues, dit Suzanne.

– Une ombre pareille à celle d’un bras replié s’étale sur le sentier, murmura Louis.

– Des îlots de lumière tombent entre les branches et flottent sur l’herbe, dit Rhoda.

– Les yeux des oiseaux brillent au fond des grottes de feuillage, dit Neville.

– Les tiges sont couvertes d’un rude duvet, et des gouttes d’eau y sont suspendues, dit Jinny.

– Une chenille enroulée sur elle-même ressemble à un anneau vert dans lequel les pattes trapues forment des encoches, dit Suzanne.

– L’escargot traîne sa coque grise le long du sentier, aplatissant derrière lui les herbes, dit Rhoda.

– Le coup de soleil des vitres danse ça et là à travers les feuilles, murmura Louis.

– Mes pieds éprouvent la froideur des pierres, dit Neville. Je sens séparément chaque pierre ronde ou pointue.

– Mes mains brûlent, dit Jinny, mais leurs paumes sont humides, moites de rosée.

– Le coq chante, dit Bernard. Son chant jaillit comme un filet rouge dans la blancheur étale du matin.

– Les oiseaux vont et viennent autour de nous, dit; Suzanne, avec chacun sa chanson.

– La bête gigantesque trépigne. L’éléphant enchaîné frappe du pied le sol du rivage, murmura Louis,

– Tiens, dit Jinny. Toutes les fenêtres de la maison ` sont pavoisées de stores blancs.

– On tourne le robinet de l’office, dit Rhoda. L’eau, froide commence à couler sur le hareng placé dans un bol.

– La mère Constable tire sur ses gros bas noirs, dit Suzanne.

– La fumée monte, dit Bernard. Le sommeil s’évapore sur les toits comme un léger brouillard.

– Le long des murs craquelés d’or l’ombre des feuilles met un doigt bleu, dit Bernard.

- Le bruit de la porte de l'office interrompt les moineaux qui, chaque matin, commencent par chanter en chœur, dit Rhoda. Les oiseaux se sont envolés, dispersés comme une poignée de grains. Mais un oiseau solitaire continue son chant à la fenêtre d'une chambre à coucher.

- Des bouillons se forment à la surface de la casserole, dit Jinny. Ils montent de plus en plus vite, en grappes de bulles d'argent.

-- Sur la table de cuisine Bidy gratte les écailles de , poisson avec un couteau ébréché, dit Neville.

- La fenêtre de la salle à manger est devenue toute bleue, dit Bernard. L'air chaud vibre au-dessus des cheminées.

- Une hirondelle s'est perchée sur le paratonnerre, dit Suzanne. Et Bidy vient de déposer bruyamment son seau sur le carrelage.

- La cloche de l'église sonne un premier coup, murmura Louis. Les autres suivent : un... deux... un... deux...

- Regardez la nappe : elle voltige autour de la table, toute blanche, dit Rhoda. Un blanc disque de faïence est posé à chaque place, et près de chaque assiette un double trait d'argent.

- Près de mon oreille! une abeille bourdonne, dit Neville. Elle est ici... Elle n'est plus là.

- Je brûle, je grelotte, dit Jinny. Je passe tour à tour au soleil et à l'ombre.

- Et maintenant, les voilà partis, murmura Louis, Je suis seul. Ils sont rentrés dans la maison pour le déjeuner du matin, et moi je reste ici, au pied d'un mur, parmi les fleurs. Il est encore très tôt : ce n'est pas encore l'heure des leçons. Chaque fleur met une tache claire sur les épaisseurs vertes. Chaque pétale est un Arlequin. Les tiges émergent des noires profondeurs. Les fleurs nagent comme des poissons de lumière sur les sombres eaux vertes. Je tiens une tige à la main. Je suis moi-même la tige. Mes racines s'enfoncent dans les profondeurs du monde, à travers l'argile sèche et la terre humide, à travers les veines de plomb, les veines d'argent. Mon corps n'est qu'une fibre. Toutes les secousses se répercutent en moi; et le poids de la terre presse contre mes côtes. Là-haut, mes yeux sont d'aveugles feuilles vertes. Je ne suis qu'un petit garçon vêtu de flanelle grise. La boucle de cuivre de ma ceinture représente un serpent. Tout là-bas, mes yeux sont les yeux sans paupières d'une figure de granit dans un désert bordé par le Nil. Je vois passer des femmes allant à la rivière avec des cruches rouges ; je vois tanguer des chameaux ; je vois des hommes en turbans. J'entends des piétinements, des frémissements, des remuements à mes côtés.

Tout près de moi, Bernard, Neville, Jinny et. Suzanne, (pas Rhoda) écument les parterres avec .leurs filets à papillons. Ils écument les, papillons du sommet frémissant des fleurs. Ils balayent la surface du monde. Leurs filets sont pleins d'ailes palpitantes. Ils crient : « Louis, Louis, Louis... » Mais ils ne peuvent me voir. Je suis de l'autre côté de la haie. Il n'y a que d'étroits soupiraux entre les feuilles. Mon Dieu, faites qu'ils s'en aillent!... Mon Dieu, faites qu'ils étalent leurs papillons sur un mouchoir de poche au milieu du gravier, qu'ils comptent à leur aise leurs papillons-tortues, leurs papillons-vulcains et leurs papillons blancs, et faites que moi, je reste invisible... Je suis vert comme un if à

l'ombre de la haie. Mes cheveux sont des feuilles. J'ai pris racine au milieu de la terre. Mon corps est une tige. Je presse la tige. Une goutte lente, épaisse, suinte de l'orifice de ma bouche, et s'arrondit sans cesse. Je ne sais quoi de rose passe devant le soupirail. . Quelqu'un glisse un regard à travers la fente. Ce regard vient me frapper. Je ne suis plus qu'un petit garçon vêtu de flanelle grise. Elle m'a découvert. Quelque chose vient me cogner sur la nuque. Elle m'a embrassé. Tout est mis en pièces.

– Je courais dans le jardin après déjeuner, dit Jinny. J'ai vu les feuilles bouger dans un trou de la haie. Je me suis dit : « C'est un oiseau dans son nid... » Je me suis séparée des autres, et j'ai bien regardé, mais ce n'était pas un oiseau dans son nid. Les feuilles bougeaient toujours. J'avais peur. J'ai couru, dépassant Suzanne, dépassant Rhoda, et Neville et Bernard qui causaient dans la cabane du jardinier. Je courais de plus en plus vite, en criant. Qu'est-ce qui met en mouvement les feuilles? Qu'est-ce qui met en mouvement mon cœur, mes jambes? Et je me suis élancée vers vous, Louis, lorsque je vous ai vu ici, vert comme un buisson, comme une branche, immobile, les yeux fixes. Je me suis demandée : « Est-ce qu'il est mort?... » Et je vous ai embrassé, tandis que mon cœur tressautait sous ma robe rose comme ces feuilles qui bougent sans cesse, même quand rien ne les agite. Maintenant, je sens une odeur de géraniums, une odeur de terreau... Je danse. J'ondoie. Je suis jetée sur vous comme un filet de lumière; Je vous enveloppe tout entier comme un filet vibrant qu'on vient de jeter sur vous.

– À travers cette fente de la haie, j'ai vu Jinny l'embrasser, dit Suzanne. J'ai levé ma tête penchée sur un pot de fleurs, et j'ai regardé à travers la fente de la haie. J'ai vu Jinny l'embrasser. Jinny et Louis, je les ai vus s'embrasser. Maintenant, je vais envelopper ma détresse de mon mouchoir de poche. Je vais le serrer bien fort et l'enrouler comme une boule. Je vais aller seule dans le bois de hêtres, avant les leçons. Je ne m'assiérai pas devant la table pour faire des additions. Je ne m'assiérai pas près de Jinny et près de Louis. Je vais prendre mon chagrin et l'étaler parmi les racines des hêtres. Je vais l'examiner de près, et le prendre entre mes doigts. Ils ne me trouveront pas. Je mangerai des noix, et je chercherai des oeufs sous les ronces, et mes cheveux s'emmêleront, et je dormirai sous les haies, buvant l'eau des mares, et je mourrai|là.lp|

– Suzanne a passé devant nous, dit Bernard.. Elle a passé devant la cabane du jardinier avec son mouchoir roulé en boule. Elle ne pleurait pas, mais ses yeux, si beaux, étaient étroits comme ceux des chats prêts à bondir. Je vais la suivre, Neville, J'irai doucement derrière elle pour être tout près, avec ma curiosité, afin de là reconforter lorsque, pleine de rage, elle pensera : « Je suis seule. »

« Voici qu'elle traverse le champ avec un balancement nonchalant de tout le corps, pour nous tromper. Elle, arrive dans un creux ; elle se croit invisible ; elle commence à courir, tenant devant elle ses poings fermés. Ses ongles ` se rejoignent sur son mouchoir roulé en boule. Elle foncé vers le bois de hêtres, hors du grand jour. En entrant dans le bois, elle ouvre les bras, et plonge dans l'ombre comme une nageuse. Mais le grand jour T'avait aveuglée : elle trébuche; elle se jette à terre parmi "les racines des arbres, là où la lumière va-et-vient dans un battement sans fin. Les branches s'inclinent, puis se redressent. Tout ici est plein de trouble et d'agitation; Tout est lugubre. La lumière luit par accès. Tout est plein de détresse, ici. Les racines dessinent à terre une espèce de squelette, et il y a des tas de feuilles mortes dans les coins. Suzanne étalé ici sa détresse. Son mouchoir est posé sur les racines des hêtres, et elle sanglote, assise, tassée sur elle-même, là où elle est tombée.

— J'ai vu Jinny l'embrasser, dit Suzanne. J'ai regardé : à travers les feuilles, et je l'ai vue. Elle s'approchait toute dansante, couverte d'une poussière de diamants. Et je suis petite^ Bernard, je suis dodue. Mes yeux regardent le sol de tout près et voient les insectes dans l'herbe. Mon foie s'est changé en pierre sous mes côtes, lorsque j'ai vu Jinny embrasser Louis. Je vais manger de l'herbe et mourir au bord d'une mare, dans l'eau brune où les feuilles mortes ont pourri.

--Je vous ai vue fuir, dit Bernard. Comme vous passiez devant la cabane du jardinier, je vous ai entendue gémir : « Je suis malheureuse. » J'ai déposé mon couteau, Neville et moi nous faisons des bateaux avec des bouts de bois à brûler, Et mes cheveux sont en désordre, parce qu'au moment où la mère Constable m'a dit de les brosser, j'ai aperçu une mouche prise dans une toile d'araignée. Et je me suis demandé : « Vais-je la délivrer? Vais-je la laisser manger? » C'est de cette façon que je me mets toujours en retard. Mes cheveux ne sont pas brossés, et des copeaux y restent pris. Quand je vous ai entendue gémir, je vous ai suivie, et je vous ai vu déposer Votre mouchoir de poche roulé .en boule où vous aviez noué votre rage, votre haine. Mais cela finira bientôt. Nos corps sont tout proches, maintenant. Vous entendez mon souffle. En même temps, vous voyez ce scarabée qui porte une feuille sur son dos. Il court ici, puis là. Ainsi, pendant que vous le regardez, votre désir de posséder un objet unique (c'est Louis en ce moment) est obligé de bouger à son tour, comme la lumière qui va-et-vient sur ces feuilles de hêtre. Et l'obscur mouvement produit par les paroles dans les profondeurs de votre esprit finira par briser ce dur nœud roulé dans votre mouchoir de poche.

— J'aime et je hais, dit Suzanne. Je ne désire qu'une seule chose. Mes yeux sont durs. Les yeux de Jinny étincellent de mille feux. Les yeux de Rhoda sont pareils à ces pâles fleurs que les papillons de nuit visitent au crépuscule. Les vôtres s'arrondissent et montent à la surface comme une bulle qui ne crèverait jamais. Mais je suis déjà lancée sur ma piste. Je vois des insectes dans l'herbe. Bien que ma mère ourle encore mes tabliers et tricote pour moi des chaussettes blanches bien que je sois encore une enfant, j'aimé et je hais.

— Mais lorsque nous sommes assis ensemble, tout proches, dit Bernard, nos paroles nous fondent l'un dans l'autre. Nous formons à deux une espèce de territoire imprenable.

— Je vois le scarabée, dit Suzanne. II est noir ; je vois. Il est vert ; je vois. Je suis liée par de simples mots. Mais vous vagez à l'aventure; vous vous échappez, vous montez plus haut, avec des mots et des mots enfilés en phrases.

— Et maintenant, explorons ce qui nous entoure, dit Bernard. Voilà une maison blanche au milieu des arbres. Elle est située là, très loin, bien plus bas que l'endroit où nous sommes. Nous devons plonger comme des nageurs qui ne touchent le sol que de la pointe des orteils. Suzanne, nous devons plonger à travers l'atmosphère verte: des feuilles. Notre course est un plongeon. Les vagues se referment sur nous, les feuilles de hêtre se rejoignent au-dessus de nos têtes. On voit reluire l'aiguille dorée de l'horloge de l'écurie. Cette grande maison a. des toits plats, et aussi des toits pointus. Les bottes de caoutchouc du garçon d'écurie résonnent dans la cour. C'est Elverdon.

«Et maintenant, nous voilà tombés à travers les hautes branches des arbres, sur la terre. L'air ne roule plus au-dessus de nous ses longues et tristes vagues-violettes. Nous touchons terre; nous foulons le sol. Voici la haie tondue de près dans le jardin dés dames. Elles sortent à midi, avec des

ciseaux, et coupent les roses. Nous sommes maintenant dans un bois entouré de murailles circulaires. C'est Elverdon. J'ai vu des bornes aux carrefours avec une main tendue dans la direction d'Elverdon. Mais personne n'est encore venu jusqu'ici. Les fougères ont une odeur très, forte, et des champignons rouges poussent dessous. Et nous réveillons des corbeaux somnolents qui n'ont jamais vu figure humaine; et nous trébuchons sur des glands pourris, que le temps a rendus luisants et rouges. Ce bois est entouré d'un cercle de murailles : personne ne vient ici. Écoutez ! Ce coup sourd, c'est un gigantesque crapaud quelque part 1 sous terre; ce craquement, une pomme de pin préhistorique qui tombe parmi les fougères et va pourrir là.

« Posez le pied sur cette brique. Regardez par dessus la muraille. C'est Elverdon. Une dame est assise entre deux longues fenêtres; elle écrit. Les jardiniers balayent la pelouse avec des balais gigantesques. Nous sommes les premiers à venir jusqu'ici. Nous sommes les explorateurs d'une terre inconnue. Ne remuez pas : si les jardiniers nous voyaient, ils nous tireraient dessus. Nous serions cloués comme des belettes à la porte de l'écurie. Regardez... Ne bougez pas... Tenez-vous aux fougères qui poussent sur le mur.

— Je vois là dame qui écrit. Je vois les jardiniers qui balaient, dit Suzanne. Si nous mourrions ici, il n'y aurait personne pour nous enterrer.

— Fuyons, dit Bernard. Fuyons! Le jardinier à la barbe noire nous a vus ! On va nous tirer dessus ! On va nous tirer comme des corneilles, et nous clouer au mur. Nous sommes en pays ennemi. Sauvons-nous dans le bois de hêtres. Cachons-nous sous les arbres. J'ai cassé une branche en-passant. Elle marque un chemin secret. Courbez-vous aussi bas que possible. Suivez-moi sans regarder en arrière. Ils vont nous prendre pour des renards. Fuyons !

« Maintenant, nous sommes en sûreté. Maintenant, nous pouvons de nouveau nous tenir debout. Nous pouvons maintenant étirer les bras en tous sens sous cette haute voûte, dans ce vaste bois. Je n'entends rien... Ce n'est, qu'un murmure de vagues dans l'air....Ce n'est que le passage d'un pigeon ramier qui rentre au gîte parmi les hautes branches d'un hêtre... Le pigeon bat l'air de ses ailes ; il bat l'air d'une aile fatiguée.

— Vous voilà de nouveau parti avec vos phrases, dit Suzanne. Voilà que vous montez de plus en plus haut comme la ficelle d'un-ballon rouge, à travers les couches de feuillages, hors de portée. Et vous traînez ; vous tuez sur mes jupes ; vous regardez en arrière, tout occupé à tourner des phrases. Vous m'avez échappé. Voici le jardin. Voici la haie. Voici Rhoda dans le sentier : elle berce un bassin brun plein de pétales de fleurs.

— Tous mes vaisseaux sont blancs, dit Rhoda. Je ne veux pas de pétales rouges de roses trémières ou de géraniums. Je veux des pétales blancs qui flottent quand je penche le bassin.- J'ai maintenant une flotte qui vogue de rive en rive. Je vais laisser tomber une brindille : elle servira de radeau pour un marin qui se noie. Je vais laisser tomber un caillou, afin de voir un bouillonnement monter des profondeurs de la mer. Neville est parti, et Suzanne est partie ; Jinny est au potager à cueillir des groseilles, peut-être avec Louis. Je suis seule pour quelques instants, pendant que Miss Hudson dispose nos cahiers sur la table de la salle d'études. J'ai devant moi un court moment de liberté. J'ai ramassé tous les pétales tombés, et ils voguent. J'ai mis des gouttes d'eau dans certains d'entre eux. Je vais placer ici une tête de pois de senteur en guise de phare. Et maintenant, je vais faire tanguer le bassin brun, pour que mes vaisseaux chevauchent les vagues. Certains vont couler. D'autres vont se

briser contre les falaises. L'un d'eux navigue à part. C'est le mien, celui-là. Il navigue à l'intérieur de cavernes de glace où grogne l'ours polaire, où les stalactites pendent en chaînes vertes. La mer grossit ; la crête des vagues se recourbe : voyez les fanaux au sommet des mâts. Ils sont dispersés, ils ont sombré, tous mes vaisseaux qui chevauchaient les vagues, fuyaient devant la tempête, et abordaient des îles où les perroquets bavardent et où les plantes grimpantes...

— Où est Bernard? dit Neville. Il a mon couteau. Nous étions dans la cabane du jardinier en train de faire des bateaux, et Suzanne est passée devant la porte. Et Bernard a planté là son bateau et l'a suivie, emportant mon couteau bien aiguisé qui sert à couper les quilles. Il ressemble à un fil électrique qui pendille, au cordon d'une sonnette cassée qui tinte sans cesse. Il ressemble à ce morceau de varech qui pend à la fenêtre, tantôt sec, tantôt humide. Il me laisse en plan ; il suit Suzanne ; et si Suzanne pleure, il prendra mon couteau et lui racontera des histoires. La grande lame est un empereur ; la lame cassée est un nègre. Je déteste les choses qui pendillent ; je déteste les choses moites. Je déteste les flâneurs et les brouillons. Mais la cloche sonne, et nous allons être en retard. Laissons là nos jouets ; rentrons ensemble. Les cahiers sont disposés l'un près de l'autre sur la table tendue de drap vert.

— Je ne vais pas conjuguer ce verbe avant que Bernard ne l'ait récité tout entier, dit Louis. Mon père est banquier à Brisbane et je parle avec l'accent australien. Je vais attendre, et imiter Bernard. Bernard est Anglais. Ils sont tous Anglais. Le père de Suzanne est pasteur. Rhoda n'a pas de père. Les parents de Bernard et de Neville sont des gens très bien. Jinny vit avec sa grand-mère à Londres. En ce moment, ils sucent leurs porteplumes. Puis ils remuent leurs cahiers, et, regardant du coin de l'œil Miss Hudson, comptent les boutons violets de son corsage. Bernard a un copeau dans les cheveux. Suzanne a les yeux rouges. Et tous deux ont les joues brûlantes. Mais moi je suis pâle. Je suis bien tenu, et mes culottes sont retenues par une ceinture dont la boucle de cuivre représente un serpent. Je sais ma leçon par cœur. J'en sais plus qu'ils n'en sauront jamais. Je sais les genres et les modes : si je voulais, il n'y aurait rien au monde que je ne saurais pas. Mais je ne veux pas émerger à la surface et réciter mes leçons. Mes racines s'entortillent autour du globe comme celles des plantes dans un pot de fleurs. Je ne veux pas émerger à la surface et vivre sous l'œil de cette grande horloge à figure jaune dont le tic-tac ne prend jamais fin. Jinny et Suzanne, Bernard et Neville s'entrelacent les uns aux autres et forment une sorte de lanière qui me cingle au visage. Ils rient de ma bonne tenue, de mon accent australien. Mais maintenant je vais tâcher d'imiter Bernard qui zézaie doucement du latin.

— Ces mots-là sont blancs, dit Suzanne, comme les cailloux qu'on ramasse sur la plage.

— Ils battent l'air de leur queue, de ci, de là, à mesure que je les prononce, dit Bernard. Ils remuent la queue; ils battent l'air de leur queue ; ils volent par troupeaux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; ils se déplacent tous ensemble, et tantôt se séparent, et tantôt se rejoignent,

— Ces mots-là sont jaune vif, dit Jinny. Ce sont des mots ardents. J'aimerais avoir une robe ardente, une robe jaune vif, mie robe de soir couleur fauve.

— Chaque rythme, dit Neville, est doué d'une signification particulière. Cet univers est ordonné : cet univers

a ses distinctions, ses différences, sur le rebord desquelles je pose le pied. Car ceci n'est pour moi qu'un commencement.

— Miss Hudson vient de fermer, son livre, dit Rhoda. Le cauchemar commence. Voilà qu'elle prend un bout de craie et se met à dessiner des chiffres, six, sept, huit, puis une croix, puis une ligne sur le tableau noir. Quelle est la solution? Les autres regardent; ils ont l'air de ;' comprendre. Louis écrit ; Suzanne écrit ; Neville écrit ; Jinny écrit ; même Bernard se met à écrire. Mais moi, je ne puis pas écrire. Je vois des chiffres dénués de sens. Les autres tendent à Miss Hudson leur solution, l'un après l'autre. C'est mon tour maintenant. Mais je n'ai pas de solution. On permet aux autres, de sortir. Ils claquent la porte. Miss Hudson s'en va. Je' suis- laissée toute seule, pour trouver une solution. Ces chiffres n'ont plus de signification. Leur signification s'en est allée. L'horloge fait tic-tac. Les deux aiguilles sont deux caravanes qui traversent un désert. Les traits noirs sur le cadran sont de vertes oasis. La grande aiguille a marché en tête pour trouver de l'eau. L'autre chemine péniblement à travers les cailloux brûlants du désert. Elle périra dans le désert. On claque la: porte de la cuisine. Un chien errant aboie au loin. Tiens, la boucle de ce chiffre commence à se remplir, peu à peu; elle contient le 1 monde. Je commence à dessiner un dessin qui boucle le monde mais je suis en dehors de la boucle. Je rapproche les deux extrémités de la boucle; je la ferme; je la parfais. Le monde est parfait .et je suis hors du monde. Et je pleure : « Oh, oh, venez à mon secours, ne me laissez pas tomber hors de la boucle du temps... »

— Rhoda est assise dans la salle d'études à regarder fixement le tableau noir, dit Louis, pendant que nous errons au, dehors, cueillant ici un brin de thym, nous emparant là d'une feuille de citronnelle, tandis que Bernard raconte une histoire. Les omoplates de Rhoda se rejoignent au milieu de son dos comme les ailes d'un petit papillon. Et tandis qu'elle regarde les chiffres tracés a la craie, son esprit gîte dans ces cercles blancs ; il tombe à travers ces boucles blanches dans le vide, tout seul. Ces chiffres n'ont pas de sens pour elle. Elle n'a pas de solution pour eux. Elle n'est pas comme les autres ; elle est dépourvue de corps. Et moi qui parle avec un accent australien et dont le père est banquier à Brisbane, je ne la crains pas comme je crains les autres.

— Rampons sous ce dais de feuilles de groseillier, dit Bernard, et racontons-nous des histoires. Installons-nous dans le monde souterrain. Prenons possession de notre territoire secret, que les groseilles pendantes éclairent comme des lustres, luisantes et rouges d'un côté, noires de l'autre. À condition de nous pelotonner sur nous-mêmes, Jinny, nous pouvons rester assis sous le dais de feuilles de groseillier et regarder les grappes se balancer comme des encensoirs. C'est notre univers à nous. Les autres traversent la route carrossable. Les jupes de Miss Hudson et de Miss Curry effleurent le sol, pareilles à des éteignoirs. Voici les chaussettes blanches de Suzanne. Voici les sandales de plage de Louis, toujours si propres, qui laissent dans le gravier leur ferme empreinte. Des souffles chauds de feuilles qui se décomposent, de végétations pourries passent sur nous. Nous sommes ici dans un marécage, dans une jungle où la malaria règne. Un éléphant tout blanc de vermine est étendu, tué par une flèche qui lui a traversé l'œil. Des oiseaux sautillent; leurs yeux luisent. (Ce sont des aigles, des vautours). Ils picorent un ver (c'est un cobra) et le laissent là, avec sa brune plaie purulente, pour que les lions le foulent aux pieds. C'est notre univers à nous, éclairé par des étoiles et des croissants de lumière ; et de grands pétales à demi transparents ferment les ouvertures comme des vitraux violets. Tout est étrange. Les choses sont immenses, et très petites. Les tiges des fleurs sont aussi épaisses que le tronc des-chênes. Les feuilles sont aussi hautes que le dôme de vastes

cathédrales. Couchés ici, nous sommes des géants, qui peuvent faire trembler les forêts.

– Ce que vous dites, c'est vrai ici où nous sommes, dit Jinny, c'est vrai en ce moment. Mais il faudra bientôt nous en aller. Bientôt, le coup de sifflet de Miss Curry: retentira. Il faudra marcher. Il faudra nous séparer. Vous irez au collège. Vous aurez des professeurs qui portent des cravates blanches et des croix sur la poitrine, Moi, j'aurai une maîtresse d'études assise sous un portrait de la reine Alexandra, dans un pensionnat, sur la côte-Est,. C'est là que je vais avec Suzanne et Rhoda. Ce que vous dites n'est vrai qu'ici où nous sommes ; ce n'est vrai que maintenant. Maintenant nous sommes couchés sous les buissons de groseilliers, et chaque souffle de brise promène sur nous des marbrures d'ombre. Mes mains sont en peau de serpent. Mes genoux sont de flottantes îles roses. Votre visage est pareil à un pommier couvert d'un fin réseau.

– La chaleur ne règne plus sur la jungle, dit Bernard. Les ailes noues des feuilles bruissent au-dessus de nous. Le coup de sifflet de Miss Curry a retenti sur la terrasse. Il faut ramper hors de notre tente de feuilles de groseillier, et nous mettre debout. Vous avez des brindilles dans les cheveux, Jinny. Vous avez une chenille verte dans le cou. Nous devons nous mettre dans le rang, deux par deux Miss Curry va nous prendre pour la promenade réglementaire, pendant que Miss Hudson, assise à son bureau, fait ses comptes.

– C'est ennuyeux de marcher le long de la grand- route, dit Jinny, sans pouvoir regarder de vitrines, sans rencontrer l'œil trouble d'un soupirail de verre bleu dans le trottoir.

– Mettons-nous deux par deux et marchons en bon ordre, dit Suzanne, sans flâner, sans traîner les pieds, avec Louis en tête pour nous servir de guide. Car Louis est alerte, et ne bâille pas aux corneilles.

– Puisque je passe pour trop délicat pour pouvoir les accompagner, dit Neville, puisque je suis vite fatigué et que je tombe malade ensuite, je vais profiter de cette heure de solitude. Je vais profiter de cette pause silencieuse pour faire le tour des dépendances de la maison, et retrouver, si je puis, en m'arrêtant sur la même marche entre deux paliers, ce que j'ai éprouvé hier lorsque j'ai entendu, à travers la porte va-et-vient, la cuisinière remuer les plaques dû fourneau en parlant d'un homme mort. Il s'agissait d'un mort qu'on avait trouvé, la gorge ouverte, dans le ruisseau. Les feuilles de pommier s'immobilisèrent contré le ciel; la lune regardait d'un œil fixe ; mon pied malgré moi demeurait posé sur cette marche. Le sang de cet homme gargouillait dans le ruisseau. Sa joue était blanche comme un morceau de cabillaud. « La mort sous le pommier », c'est le nom que cette contraction, cette rigidité garderont toujours pour moi. Il y avait là des nuages qui flottaient, paiement gris ; et l'arbre impitoyable ; l'arbre implacable à l'écorce d'argent ciselé. Ma vie palpitait en vain... Je ne pouvais passer outre. Il y avait un obstacle. Je me suis dit : « Je ne puis pas surmonter cet obstacle incompréhensible. » Et les autres passaient outre. Mais nous sommes tous accablés, tant que nous sommes, par la malédiction des pommiers, par l'arbre impitoyable que nous ne dépasserons pas.

« Mais maintenant cette contraction, cette rigidité ont cessé et je vais continuer ma ronde dans les dépendances, par cette fin d'après-midi, au coucher du soleil, à l'heure où le soleil met des taches d'huile sur le linoléum, et où une crevasse de lumière s'allonge au bas du mur, faisant croire que les pieds des chaises sont brisés.

– J’ai vu Florrie dans le potager, au retour de notre promenade, dit Suzanne.

« La lessive flottait au vent autour d’elle ; le vent boursoufflait les pyjamas, les pantalons, les chemises de nuit. Et Ernest l’embrassait. Il venait de nettoyer l’argenterie ; il avait son tablier de molleton vert ; sa bouche était gonflée et ridée comme une bourse ; et il a pris Florrie dans ses bras parmi les pyjamas qui flottaient au vent. Il ressemblait à un taureau aveuglé. Elle défaillait, pleine d’angoisse, et de petites veines rouges se dessinaient sur ses joues toutes pâles. Ernest et Florrie circulent maintenant avec des plateaux chargés des tartines et des tasses de lait du goûter, mais je vois une fissure dans le sol, et une vapeur chaude s’échappe en sifflant. Et le samovar halète comme Ernest haletait tout à l’heure, et je flotte auvent comme les pyjamas, même en ce moment où mes dents se rejoignent dans la douce mie beurrée de ma tartine, et où je lappe mon lait sucré. Je ne crains ni la chaleur, ni le glacial hiver ; Rhoda rêve, suçant une croûte de pain trempée dans du lait ; Louis fixe sur le mur d’en face ses yeux verts comme ceux d’une tortue ; Bernard fait des boulettes avec son pain, des bonshommes, comme il dit. Neville, dont les manières sont nettes et précises, a fini de manger. Il a reculé sa serviette et l’a glissée dans son rond d’argent. Jinny fait pirouetter ses doigts sur la nappe, comme s’ils dansaient en plein-soleil., Mais je ne crains ni la chaleur, ni le glacial hiver.

– Et maintenant, dit Louis, nous nous levons tous : nous nous tenons debout. Miss Curry ouvre tout grand le livre noir posé sur l’harmonium : C’est difficile de ne pas nous mettre à pleurer quand nous chantons des hymnes, priant Dieu de veiller sur notre sommeil, et parlant de nous-mêmes comme de petits enfants. Quand nous sommes tristes et tremblants d’inquiétude, c’est doux de chanter ensemble, penchés légèrement, moi vers Suzanne, Suzanne, vers Bernard, les mains jointes, apeurés pour bien des raisons, moi à cause de mon accent, Rhoda à cause des chiffres, mais pourtant résolu à vaincre.

– Nous montons l’escalier l’un derrière l’autre comme une bande de poneys, dit Bernard, frappant du pied, réclamant bruyamment notre tour dans la salle de bains. Nous nous houspillons, nous nous battons, nous rebondissons de haut en bas de nos durs lits blancs. Mon tour est venu. J’arrive.

– « La mère Constable, ceinturée d’un essuie-main, prend son éponge jaune citron, et la trempe dans l’eau. Elle devient brun chocolat ; elle goutte. La mère Constable l’élève très, haut et la presse au-dessus de mon corps frissonnant. L’eau ruisselle le long de la rigole de mon épine dorsale. Des sensations aiguës partent de tous côtés comme des flèches. Je me sens recouvert de chair tiède. L’eau coule dans les sèches fissures de mon corps. Mon corps frileux se réchauffe ; mon corps inondé reluit. L’eau descend et me recouvre comme une anguille. Maintenant, des essuie-mains chauds m’enveloppent, et leur rudesse fait ronronner de joie tout mon sang, quand je me frotte le dos. De lourdes et puissantes sensations ruissellent sur mon cerveau comme sur un toit. Les images du jour tombent en averse sur moi : les bois, et Elverdon ; le pigeon et Suzanne. Les images du jour ruissellent le long des murs de mon cerveau, pareilles à une copieuse, à une resplendissante averse. Maintenant, je fais un nœud lâche à mon pyjama, et je me couche sous le drap mince qui flotte dans la clarté diffuse comme une mince nappe d’eau étendue au-dessus de ma tête par la houle. J’entends, loin, très loin d’ici, étouffé par la distance, le chœur habituel qui commence : des roues, des chiens ; des hommes qui crient ; des cloches qui sonnent. Le chœur habituel a commencé.

— De même que je plie pour là nuit ma robe et ma chemise, dit Rhoda, j'enlève aussi mon vain désir d'être Suzanne, d'être Jinny. Mais-je vais étendre mes Orteils jusqu'à ce qu'ils touchent le barreau de fer à l'extrémité du lit. En touchant le barreau de fer, je constate la présence rassurante de quelque chose de dur. Maintenant, je ne peux pas couler à fond ; je ne peux pas sombrer complètement à travers le drap mince. J'allonge mon corps sur le frêle matelas, et je plane suspendue. Je suis au-dessus de la terre. Je ne suis plus debout, je ne cours plus le risque d'être heurtée, d'être endommagée. Tout est moelleux, tout est souple. Les murs et les armoires pâlisent et penchent, carrés jaunâtres au-dessus desquels reluit une glace blême. Mon esprit peut maintenant se déverser hors de mon corps. Je puis rêver à mes Armadas, chevauchant les hautes vagues. Je suis à l'abri des durs contacts et des heurts. Je navigue seule au pied de blanches falaises. Oh, je vais tomber, je sombre... Voilà pourtant le coin de l'armoire ; voilà le miroir de la chambre d'enfants. Mais ils s'étirent ; mais ils s'éloignent. Je m'enfonce dans les plumes noires du sommeil ; les ailes épaisses du sommeil se pressent contre mes yeux. Au cours démon voyage dans l'obscurité j'aperçois des parterres de fleurs, et la mère Constable apparaît en courant au coin du buisson de Gynérium argenté pour me dire que ; ma tante vient me prendre en voiture. Je grimpe ; je m'échappe ; j'enjambe le sommet des arbres grâce à des bottines à ressort. Mais voilà que je tombe dans la voiture à la porte du vestibule où ma tante est assise. Elle balance un panache de plumes jaunes et ses yeux sont durs comme du marbre poli. Oh ! si je pouvais m'éveiller de mes rêves... Tiens, voilà ma commode. Il faut que je tâche de sortir de l'eau. Mais les vagues s'entassent sur moi ; elles ne roulent entre leurs larges épaules ; je suis renversée ; je tombe ; je suis étendue parmi ces longues lumières, parmi ces longues vagues, dans les allées sans fin où des gens me poursuivent, me poursuivent...

Le soleil prenait été la hauteur. Des vagues bleues, des vagues vertes promenaient sur la rive un rapide éventail, entouraient de leur onde les piquants du chardon marin, mettaient ça et là sur le sable de minces étangs de lumière, et laissaient derrière elles un pâle cerne noir. Les roches cessaient d'être moelleuses, enveloppées de brumes : elles durcissaient, et montraient leurs fissures rouges.

Des ombres aiguës rayaient l'herbe, et la rosée dansant à la pointe des fleurs et des feuilles faisait du jardin, une mosaïque d'étincelles, qui ne parvenait pas encore à se fondre en un seul tout de lumière. Les oiseaux, gorges mouchetées de rose, de jaune, jetaient une note ou deux, sauvagement, pareils à de-joyeux patineurs qui vont par bandes. Puis, soudain, ils se taisaient, se séparaient l'un de l'autre.

Sur la maison, le soleil déversait des rayons phis larges. La lumière touchait quelque chose de vert au coin d'une fenêtre, et en fit un bloc d'émeraude, une grotte du vert le plus pur, tel un fruit dénoyauté. La lumière aiguissait le rebord des tables, des chaises, et ourlait de délicats fils d'or les nappes blanches. A mesure que le jour croissait, les bourgeons éclatèrent ça et là, dépliant brusquement leurs fleurs veinées de vert, palpitantes comme si l'effort fait pour s'ouvrir les avait mises en branle, et leurs frêles battants frappant contre leurs parois blanches fit un vague carillon. Les choses se fondaient, perdaient doucement leur forme ; on eût dit que l'assiette de porcelaine s'écoulait, et que le couteau d'acier devenait liquide. Et, tout le temps, le bruit des brisants retentissait, pareil aux grands coups sourds de bûches tombant sur le rivage.

Théophile Gautier, LA CAFETIÈRE, 1831

J'ai vu sous de sombres voiles
Onze étoiles,
La lune, aussi le soleil,
Me faisant la révérence,
En silence,
Tout le long de mon sommeil.

La vision de Joseph.

I

L'année dernière, je fus invité, ainsi que deux de mes camarades d'atelier, Arrigo Cohic et Pedrino Borgnioli, à passer quelques jours dans une terre au fond de la Normandie.

Le temps, qui, à notre départ, promettait d'être superbe, s'avisa de changer tout à coup, et il tomba tant de pluie, que les chemins creux où nous marchions étaient comme le lit d'un torrent.

Nous enfoncions dans la bourbe jusqu'aux genoux, une couche épaisse de terre grasse s'était attachée aux semelles de nos bottes, et par sa pesanteur ralentissait tellement nos pas, que nous n'arrivâmes au lieu de notre destination qu'une heure après le coucher du soleil.

Nous étions harassés ; aussi, notre hôte, voyant les efforts que nous faisons pour comprimer nos bâillements et tenir les yeux ouverts, aussitôt que nous eûmes soupé, nous fit conduire chacun dans notre chambre.

La mienne était vaste ; je sentis, en y entrant, comme un frisson de fièvre, car il me sembla que j'entrais dans un monde nouveau.

En effet, l'on aurait pu se croire au temps de la Régence, à voir les dessus de porte de Boucher représentant les quatre Saisons, les meubles surchargés d'ornements de rocaille du plus mauvais goût, et les trumeaux des glaces sculptés lourdement.

Rien n'était dérangé. La toilette couverte de boîtes à peignes, de houppes à poudrer, paraissait avoir servi la veille. Deux ou trois robes de couleurs changeantes, un éventail semé de paillettes d'argent, jonchaient le parquet bien ciré, et, à mon grand étonnement, une tabatière d'écaille ouverte sur la cheminée était pleine de tabac encore frais.

Je ne remarquai ces choses qu'après que le domestique, déposant son bougeoir sur la table de nuit, m'eut souhaité un bon somme, et, je l'avoue, je commençai à trembler comme la feuille. Je me déshabillai promptement, je me couchai, et, pour en finir avec ces sottises frayeuses, je fermai bientôt les yeux en me tournant du côté de la muraille.

Mais il me fut impossible de rester dans cette position : le lit s'agitait sous moi comme une vague, mes paupières se retiraient violemment en arrière. Force me fut de me retourner et de voir.

Le feu qui flambait jetait des reflets rougeâtres dans l'appartement, de sorte qu'on pouvait sans peine distinguer les personnages de la tapisserie et les figures des portraits enfumés pendus à la muraille.

C'étaient les aïeux de notre hôte, des chevaliers bardés de fer, des conseillers en perruque, et de belles dames au visage fardé et aux cheveux poudrés à blanc, tenant une rose à la main.

Tout à coup le feu prit un étrange degré d'activité ; une lueur blafarde illumina la chambre, et je vis clairement que ce que j'avais pris pour de vaines peintures était la réalité ; car les prunelles de ces êtres encadrés remuaient, scintillaient d'une façon singulière ; leurs lèvres s'ouvraient et se fermaient comme des lèvres de gens qui parlent, mais je n'entendais rien que le tic-tac de la pendule et le sifflement de la bise d'automne.

Une terreur insurmontable s'empara de moi, mes cheveux se hérissèrent sur mon front, mes dents s'entre-choquèrent à se briser, une sueur froide inonda tout mon corps.

La pendule sonna onze heures. Le vibration du dernier coup retentit longtemps, et, lorsqu'il fut éteint tout à fait...

Oh ! non, je n'ose pas dire ce qui arriva, personne ne me croirait, et l'on me prendrait pour un fou.

Les bougies s'allumèrent toutes seules ; le soufflet, sans qu'aucun être visible lui imprimât le mouvement, se prit à souffler le feu, en râlant comme un vieillard asthmatique, pendant que les pincettes fourgonnaient dans les tisons et que la pelle relevait les cendres.

Ensuite une cafetière se jeta en bas d'une table où elle était posée, et se dirigea, clopin-clopant, vers le foyer, où elle se plaça entre les tisons.

Quelques instant après, les fauteuils commencèrent à s'ébranler, et, agitant leurs pieds tortillés d'une manière surprenante, vinrent se ranger autour de la cheminée.

II

Je ne savais que penser de ce que je voyais ; mais ce qui me restait à voir était encore bien plus extraordinaire.

Un des portraits, le plus ancien de tous, celui d'un gros joufflu à barbe grise, ressemblant, à s'y méprendre, à l'idée que je me suis faite du vieux sir John Falstaff, sortit, en grimaçant, la tête de son cadre, et, après de grands efforts, ayant fait passer ses épaules et son ventre rebondi entre les ais étroits de la bordure, sauta lourdement par terre.

Il n'eut pas plutôt pris haleine, qu'il tira de la poche de son pourpoint une clef d'une petitesse remarquable ; il souffla dedans pour s'assurer si la forure était bien nette, et il l'appliqua à tous les cadres les uns après les autres.

Et tous les cadres s'élargirent de façon à laisser passer aisément les figures qu'ils renfermaient.

Petits abbés poupins, douairières sèches et jaunes, magistrats à l'air grave ensevelis dans de grandes robes noires, petits-maîtres en bas de soie, en culotte de prunelle, la pointe de l'épée en haut, tous ces personnages présentaient un spectacle si bizarre, que, malgré ma frayeur, je ne pus m'empêcher de rire.

Ces dignes personnages s'assirent ; la cafetière sauta légèrement sur la table. Ils prirent le café dans des tasses du Japon blanches et bleues, qui accoururent spontanément de dessus un secrétaire, chacune d'elles munie d'un morceau de sucre et d'une petite cuiller d'argent.

Quand le café fut pris, tasses, cafetière et cuillers disparurent à la fois, et la conversation commença, certes la plus curieuse que j'aie jamais ouïe, car aucun de ces étranges causeurs ne regardait l'autre en parlant : ils avaient tous les yeux fixés sur la pendule.

Je ne pouvais moi-même en détourner mes regards et m'empêcher de suivre l'aiguille, qui marchait vers minuit à pas imperceptibles.

Enfin, minuit sonna ; une voix, dont le timbre était exactement celui de la pendule, se fit entendre et dit :

— Voici l'heure, il faut danser.

Toute l'assemblée se leva. Les fauteuils se reculèrent de leur propre mouvement ; alors, chaque cavalier prit la main d'une dame, et la même voix dit :

— Allons, messieurs de l'orchestre, commencez !

J'ai oublié de dire que le sujet de la tapisserie était un concerto italien d'un côté, et de l'autre une chasse au cerf où plusieurs valets donnaient du cor. Les piqueurs et les musiciens, qui, jusque-là, n'avaient fait aucun geste, inclinèrent la tête en signe d'adhésion.

Le maestro leva sa baguette, et une harmonie vive et dansante s'élança des deux bouts de la salle. On dansa d'abord le menuet.

Mais les notes rapides de la partition exécutée par les musiciens s'accordaient mal avec ces graves révérences : aussi chaque couple de danseurs, au bout de quelques minutes, se mit à pirouetter, comme une toupie d'Allemagne. Les robes de soie des femmes, froissées dans ce tourbillon dansant, rendaient des sons d'une nature particulière ; on aurait dit le bruit d'ailes d'un vol de pigeons. Le vent qui s'engouffrait par-dessous les gonflait prodigieusement, de sorte qu'elles avaient l'air de cloches en branle.

L'archet des virtuoses passait si rapidement sur les cordes, qu'il en jaillissait des étincelles électriques. Les doigts des flûteurs se haussaient et se baissaient comme s'ils eussent été de vif-argent ; les joues des piqueurs étaient enflées comme des ballons, et tout cela formait un déluge de notes et de trilles si pressés et de gammes ascendantes et descendantes si entortillées, si inconcevables, que les démons eux-mêmes n'auraient pu deux minutes suivre une pareille mesure.

Aussi, c'était pitié de voir tous les efforts de ces danseurs pour rattraper la cadence. Ils sautaient, cabriolaient, faisaient des ronds de jambe, des jetés battus et des entrechats de trois pieds de haut, tant que la sueur, leur coulant du front sur les yeux, leur emportait les mouches et le fard. Mais ils avaient beau faire, l'orchestre les devançait toujours de trois ou quatre notes.

La pendule sonna une heure ; ils s'arrêtèrent. Je vis quelque chose qui m'était échappé : une femme qui ne dansait pas.

Elle était assise dans une bergère au coin de la cheminée, et ne paraissait pas le moins du monde prendre part à ce qui se passait autour d'elle.

Jamais, même en rêve, rien d'aussi parfait ne s'était présenté à mes yeux ; une peau d'une blancheur éblouissante, des cheveux d'un blond cendré, de longs cils et des prunelles bleues, si claires et si transparentes, que je voyais son âme à travers aussi distinctement qu'un caillou au fond d'un ruisseau.

Et je sentis que, si jamais il m'arrivait d'aimer quelqu'un, ce serait elle. Je me précipitai hors du lit, d'où jusque-là je n'avais pu bouger, et je me dirigeai vers elle, conduit par quelque chose qui agissait en moi sans que je pusse m'en rendre compte ; et je me trouvai à ses genoux, une de ses mains dans les miennes, causant avec elle comme si je l'eusse connue depuis vingt ans.

Mais, par un prodige bien étrange, tout en lui parlant, je marquais d'une oscillation de tête la musique qui n'avait pas cessé de jouer ; et,

quoique je fusse au comble du bonheur d'entretenir une aussi belle personne, les pieds me brûlaient de danser avec elle.

Cependant je n'osais lui en faire la proposition. Il paraît qu'elle comprit ce que je voulais, car, levant vers le cadran de l'horloge la main que je ne tenais pas :

— Quand l'aiguille sera là, nous verrons, mon cher Théodore.

Je ne sais comment cela se fit, je ne fus nullement surpris de m'entendre ainsi appeler par mon nom, et nous continuâmes à causer. Enfin, l'heure indiquée sonna, la voix au timbre d'argent vibra encore dans la chambre et dit :

— Angéla, vous pouvez danser avec monsieur, si cela vous fait plaisir, mais vous savez ce qui en résultera.

— N'importe, répondit Angéla d'un ton boudeur.

Et elle passa son bras d'ivoire autour de mon cou.

— *Prestissimo !* cria la voix.

Et nous commençâmes à valser. Le sein de la jeune fille touchait ma poitrine, sa joue veloutée effleurait la mienne, et son haleine suave flottait sur ma bouche.

Jamais de la vie je n'avais éprouvé une pareille émotion ; mes nerfs tressaillaient comme des ressorts d'acier, mon sang coulait dans mes artères en torrent de lave, et j'entendais battre mon cœur comme une montre accrochée à mes oreilles.

Pourtant cet état n'avait rien de pénible. J'étais inondé d'une joie ineffable et j'aurais toujours voulu demeurer ainsi, et, chose remarquable, quoique l'orchestre eût triplé de vitesse, nous n'avions besoin de faire aucun effort pour le suivre.

Les assistants, émerveillés de notre agilité, criaient bravo, et frappaient de toutes leurs forces dans leurs mains, qui ne rendaient aucun son.

Angéla, qui jusqu'alors avait valsé avec une énergie et une justesse surprenantes, parut tout à coup se fatiguer ; elle pesait sur mon épaule comme si les jambes lui eussent manqué ; ses petits pieds, qui, une minute auparavant, effleuraient le plancher, ne s'en détachaient que lentement, comme s'ils eussent été chargés d'une masse de plomb.

— Angéla, vous êtes lasse, lui dis-je, reposons-nous.

— Je le veux bien, répondit-elle en s'essuyant le front avec son mouchoir. Mais, pendant que nous valsions, ils se sont tous assis ; il n'y a plus qu'un fauteuil, et nous sommes deux.

— Qu'est-ce que cela fait, mon bel ange ? Je vous prendrai sur mes genoux.

III

Sans faire la moindre objection, Angéla s'assit, m'entourant de ses bras comme d'une écharpe blanche, cachant sa tête dans mon sein pour se réchauffer un peu, car elle était devenue froide comme un marbre.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes dans cette position, car tous mes sens étaient absorbés dans la contemplation de cette mystérieuse et fantastique créature.

Je n'avais plus aucune idée de l'heure ni du lieu ; le monde réel n'existait plus pour moi, et tous les liens qui m'y attachent étaient rompus ; mon âme, dégagée de sa prison de boue, nageait dans le vague et l'infini ; je comprenais ce que nul homme ne peut comprendre, les pensées d'Angéla se révélant à moi sans qu'elle eût besoin de parler ; car son âme brillait dans son corps comme une lampe d'albâtre, et les rayons partis de sa poitrine perçaient la mienne de part en part.

L'alouette chanta, une lueur pâle se joua sur les rideaux.

Aussitôt qu'Angéla l'aperçut, elle se leva précipitamment, me fit un geste d'adieu, et, après quelques pas, poussa un cri et tomba de sa hauteur.

Saisi d'effroi, je m'élançai pour la relever... Mon sang se fige rien que d'y penser : je ne trouvai rien que la cafetière brisée en mille morceaux.

À cette vue, persuadé que j'avais été le jouet de quelque illusion diabolique, une telle frayeur s'empara de moi, que je m'évanouis.

IV

Lorsque je repris connaissance, j'étais dans mon lit ; Arrigo Cohic et Pedrino Borgnioli se tenaient debout à mon chevet.

Aussitôt que j'eus ouvert les yeux, Arrigo s'écria :

— Ah ! ce n'est pas dommage ! voilà bientôt une heure que je te frotte les tempes d'eau de Cologne. Que diable as-tu fait cette nuit ? Ce matin, voyant que tu ne descendais pas, je suis entré dans ta chambre, et je t'ai trouvé tout du long étendu par terre, en habit à la française, serrant dans tes bras un morceau de porcelaine brisée, comme si c'eût été une jeune et jolie fille.

— Pardieu ! c'est l'habit de noce de mon grand-père, dit l'autre en soulevant une des basques de soie fond rose à ramages verts. Voilà les boutons de strass et de filigrane qu'il nous vantait tant. Théodore l'aura trouvé dans quelque coin et l'aura mis pour s'amuser. Mais à propos de quoi t'es-tu trouvé mal ? ajouta Borgnioli. Cela est bon pour une petite-maîtresse qui a des épaules blanches ; on la délace, on lui ôte ses colliers, son écharpe, et c'est une belle occasion de faire des minauderies.

— Ce n'est qu'une faiblesse qui m'a pris ; je suis sujet à cela, répondis-je sèchement.

Je me levai, je me dépouillai de mon ridicule accoutrement.

Et puis l'on déjeuna.

Mes trois camarades mangèrent beaucoup et burent encore plus ; moi, je ne mangeais presque pas, le souvenir de ce qui s'était passé me causait d'étranges distractions.

Le déjeuner fini, comme il pleuvait à verse, il n'y eut pas moyen de sortir ; chacun s'occupa comme il put. Borgnioli tambourina des marches guerrières sur les vitres ; Arrigo et l'hôte firent une partie de dames ; moi, je tirai de mon album un carré de vélin, et je me mis à dessiner.

Les linéaments presque imperceptibles tracés par mon crayon, sans que j'y eusse songé le moins du monde, se trouvèrent représenter avec la plus merveilleuse exactitude la cafetière qui avait joué un rôle si important dans les scènes de la nuit.

– C'est étonnant comme cette tête ressemble à ma sœur Angéla, dit l'hôte, qui, ayant terminé sa partie, me regardait travailler par-dessus mon épaule.

En effet, ce qui m'avait semblé tout à l'heure une cafetière était bien réellement le profil doux et mélancolique d'Angéla.

– De par tous les saints du paradis ! est-elle morte ou vivante ? m'écriai-je d'un ton de voix tremblant, comme si ma vie eût dépendu de sa réponse.

– Elle est morte, il y a deux ans, d'une fluxion de poitrine à la suite d'un bal.

– Hélas ! répondis-je douloureusement.

Et, retenant une larme qui était près de tomber, je replaçai le papier dans l'album.

Je venais de comprendre qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur sur la terre !

Lewis Carroll, ALICE AU PAYS DES MERVEILLES, Chapitre premier « Au fond du terrier », 1865

Alice, assise auprès de sa sœur sur le gazon, commençait à s'ennuyer de rester là à ne rien faire ; une ou deux fois elle avait jeté les yeux sur le livre que lisait sa sœur ; mais quoi ! pas d'images, pas de dialogues ! « La belle avance, » pensait Alice, « qu'un livre sans images, sans causeries ! »

Elle s'était mise à réfléchir, (tant bien que mal, car la chaleur du jour l'endormait et la rendait lourde,) se demandant si le plaisir de faire une couronne de marguerites valait bien la peine de se lever et de cueillir les fleurs, quand tout à coup un lapin blanc aux yeux roses passa près d'elle.

Il n'y avait rien là de bien étonnant, et Alice ne trouva même pas très-extraordinaire d'entendre parler le Lapin qui se disait : « Ah ! j'arriverai trop tard ! » (En y songeant après, il lui sembla bien qu'elle aurait dû s'en étonner, mais sur le moment cela lui avait paru tout naturel.) Cependant, quand le Lapin vint à tirer une montre de son gousset, la regarda, puis se prit à courir de plus belle, Alice sauta sur ses pieds, frappée de cette idée que jamais elle n'avait vu de lapin avec un gousset et une montre. Entraînée par la curiosité elle s'élança sur ses traces à travers le champ, et arriva tout juste à temps pour le voir disparaître dans un large trou au pied d'une haie.

Un instant après, Alice était à la poursuite du Lapin dans le terrier, sans songer comment elle en sortirait.

Pendant un bout de chemin le trou allait tout droit comme un tunnel, puis tout à coup il plongeait perpendiculairement d'une façon si brusque qu'Alice se sentit tomber comme dans un puits d'une grande profondeur, avant même d'avoir pensé à se retenir.

De deux choses l'une, ou le puits était vraiment bien profond, ou elle tombait bien doucement ; car elle eut tout le loisir, dans sa chute, de regarder autour d'elle et de se demander avec étonnement ce qu'elle allait devenir. D'abord elle regarda dans le fond du trou pour savoir où elle allait ; mais il y faisait bien trop sombre pour y rien voir. Ensuite elle porta les yeux sur les parois du puits, et s'aperçut qu'elles étaient garnies d'armoires et d'étagères ; çà et là, elle vit pendues à des clous des cartes géographiques et des images. En passant elle prit sur un rayon un pot de confiture portant cette étiquette, « MARMELADE D'ORANGES. » Mais, à son grand regret, le pot était vide : elle n'osait le laisser tomber dans la crainte de tuer quelqu'un ; aussi s'arrangea-t-elle de manière à le déposer en passant dans une des armoires.

« Certes, » dit Alice, « après une chute pareille je ne me moquerai pas mal de dégringoler l'escalier ! Comme ils vont me trouver brave chez nous ! Je tomberais du haut des toits que je ne ferais pas entendre une plainte. » (Ce qui était bien probable.)

Tombe, tombe, tombe ! « Cette chute n'en finira donc pas ! Je suis curieuse de savoir combien de milles j'ai déjà faits, » dit-elle tout haut. « Je dois être bien près du centre de la terre. Voyons donc, cela serait à quatre mille milles de profondeur, il me semble. » (Comme vous voyez, Alice avait appris pas mal de choses dans ses leçons ; et bien que ce ne fût pas là une très-bonne occasion de faire parade de son savoir, vu qu'il n'y avait point d'auditeur, cependant c'était un bon exercice que de répéter sa leçon.) « Oui, c'est bien à peu près cela ; mais alors à quel degré de latitude ou de longitude est-ce que je me trouve ? » (Alice n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire latitude ou longitude, mais ces grands mots lui paraissaient beaux et sonores.)

Bientôt elle reprit : « Si j'allais traverser complètement la terre ? Comme ça serait drôle de se trouver au milieu de gens qui marchent la tête en bas. Aux Antipathies, je crois. » (Elle n'était pas fâchée cette fois qu'il n'y eût personne là pour l'entendre, car ce mot ne lui faisait pas l'effet d'être bien juste.) « Eh mais, j'aurai à leur demander le nom du pays. — Pardon, Madame, est-ce ici la Nouvelle-Zemble ou l'Australie ? » — En même temps elle essaya de faire la révérence. (Quelle idée ! Faire la révérence en l'air ! Dites-moi un peu, comment vous y prendriez-vous ?) « Quelle petite ignorante ! pensera la dame quand je lui ferai cette question. Non, il ne faut pas demander cela ; peut-être le verrai-je écrit quelque part. »

Tombe, tombe, tombe ! — Donc Alice, faute d'avoir rien de mieux à faire, se remit à se parler : « Dinah remarquera mon absence ce soir, bien sûr. » (Dinah c'était son chat.) « Pourvu qu'on n'oublie pas de lui donner sa jatte de lait à l'heure du thé. Dinah, ma minette, que n'es-tu ici avec moi ? Il n'y a pas de souris dans les airs, j'en ai bien peur ; mais tu pourrais attraper une chauve-souris, et cela ressemble beaucoup à une souris, tu sais. Mais les chats mangent-ils les chauves-souris ? » Ici le sommeil commença à gagner Alice. Elle répétait, à moitié endormie : « Les chats mangent-ils les chauves-souris ? Les chats mangent-ils les chauves-souris ? » Et quelquefois : « Les chauves-souris mangent-elles les chats ? » Car vous comprenez bien que, puisqu'elle ne pouvait répondre ni à l'une ni à l'autre de ces questions, peu importait la manière de les poser. Elle s'assoupissait et commençait à rêver qu'elle se promenait tenant Dinah par la main, lui disant très-sérieusement : « Voyons, Dinah, dis-moi la vérité, as-tu jamais mangé des chauves-souris ? » Quand tout à coup, pouf ! la voilà étendue sur un tas de fagots et de feuilles sèches, — et elle a fini de tomber.

Alice ne s'était pas fait le moindre mal. Vite elle se remet sur ses pieds et regarde en l'air ; mais tout est noir là-haut. Elle voit devant elle un long passage et le Lapin Blanc qui court à toutes jambes. Il n'y a pas un instant à perdre ; Alice part comme le vent et arrive tout juste à temps pour entendre le Lapin dire, tandis qu'il tourne le coin : « Par ma moustache et mes oreilles, comme il se fait tard ! » Elle n'en était plus qu'à deux pas : mais le coin tourné, le Lapin avait disparu. Elle se trouva alors dans une salle longue et basse, éclairée par une rangée de lampes pendues au plafond.

Il y avait des portes tout autour de la salle : ces portes étaient toutes fermées, et, après avoir vainement tenté d'ouvrir celles du côté droit, puis celles du côté gauche, Alice se promena tristement au beau milieu de cette salle, se demandant comment elle en sortirait.

Tout à coup elle rencontra sur son passage une petite table à trois pieds, en verre massif, et rien dessus qu'une toute petite clef d'or. Alice pensa aussitôt que ce pouvait être celle d'une des portes ; mais hélas ! soit que les serrures fussent trop grandes, soit que la clef fût trop petite, elle ne put toujours en ouvrir aucune.

Cependant, ayant fait un second tour, elle aperçut un rideau placé très-bas et qu'elle n'avait pas vu d'abord ; par derrière se trouvait encore une petite porte à peu près quinze pouces de haut ; elle essaya la petite clef d'or à la serrure, et, à sa grande joie, il se trouva qu'elle y allait à merveille. Alice ouvrit la porte, et vit qu'elle conduisait dans un étroit passage à peine plus large qu'un trou à rat. Elle s'agenouilla, et, jetant les yeux le long du passage, découvrit le plus ravissant jardin du monde. Oh ! Qu'il lui tardait de sortir de cette salle ténébreuse et d'errer au milieu de ces carrés de fleurs brillantes, de ces fraîches fontaines ! Mais sa tête ne pouvait même pas passer par la porte. « Et quand même ma tête y passerait, » pensait Alice, « à quoi cela servirait-il sans mes épaules ? Oh ! que je voudrais donc avoir la faculté de me fermer comme un

télescope ! Ça se pourrait peut-être, si je savais comment m'y prendre. » Il lui était déjà arrivé tant de choses extraordinaires, qu'Alice commençait à croire qu'il n'y en avait guère d'impossibles.

Comme cela n'avancait à rien de passer son temps à attendre à la petite porte, elle retourna vers la table, espérant presque y trouver une autre clef, ou tout au moins quelque grimoire donnant les règles à suivre pour se fermer comme un télescope. Cette fois elle trouva sur la table une petite bouteille (qui certes n'était pas là tout à l'heure). Au cou de cette petite bouteille était attachée une étiquette en papier, avec ces mots « BUVEZ-MOI » admirablement imprimés en grosses lettres.

C'est bien facile à dire « *Buvez-moi*, » mais Alice était trop fine pour obéir à l'aveuglette. « Examinons d'abord, » dit-elle, « et voyons s'il y a écrit dessus « *Poison* » ou non. »

Car elle avait lu dans de jolis petits contes, que des enfants avaient été brûlés, dévorés par des bêtes féroces, et qu'il leur était arrivé d'autres choses très-désagréables, tout cela pour ne s'être pas souvenus des instructions bien simples que leur donnaient leurs parents : par exemple, que le tisonnier chauffé à blanc brûle les mains qui le tiennent trop longtemps ; que si on se fait au doigt une coupure profonde, il saigne d'ordinaire ; et elle n'avait point oublié que si l'on boit immodérément d'une bouteille marquée « *Poison* » cela ne manque pas de brouiller le cœur tôt ou tard.

Cependant, comme cette bouteille n'était pas marquée « *Poison*, » Alice se hasarda à en goûter le contenu, et le trouvant fort bon, (au fait c'était comme un mélange de tarte aux cerises, de crème, d'ananas, de dinde truffée, de nougat, et de rôties au beurre,) elle eut bientôt tout avalé.

« Je me sens toute drôle, » dit Alice, « on dirait que je rentre en moi-même et que je me ferme comme un télescope. » C'est bien ce qui arrivait en effet. Elle n'avait plus que dix pouces de haut, et un éclair de joie passa sur son visage à la pensée qu'elle était maintenant de la grandeur voulue pour pénétrer par la petite porte dans ce beau jardin. Elle attendit pourtant quelques minutes, pour voir si elle allait rapetisser encore. Cela lui faisait bien un peu peur. « Songez donc, » se disait Alice, « je pourrais bien finir par m'éteindre comme une chandelle. Que deviendrais-je alors ? » Et elle cherchait à s'imaginer l'air que pouvait avoir la flamme d'une chandelle éteinte, car elle ne se rappelait pas avoir jamais rien vu de la sorte.

Un moment après, voyant qu'il ne se passait plus rien, elle se décida à aller de suite au jardin ; mais hélas, pauvre Alice ! en arrivant à la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la petite clef d'or. Elle revint sur ses pas pour la prendre sur la table. Bah ! impossible d'atteindre à la clef qu'elle voyait bien clairement à travers le verre. Elle fit alors tout son possible pour grimper le long d'un des pieds de la table, mais il était trop glissant ; et enfin, épuisée de fatigue, la pauvre enfant s'assit et pleura.

« Allons, à quoi bon pleurer ainsi, » se dit Alice vivement. « Je vous conseille, Mademoiselle, de cesser tout de suite ! » Elle avait pour habitude de se donner de très-bons conseils (bien qu'elle les suivit rarement), et quelquefois elle se grondait si fort que les larmes lui en venaient aux yeux ; une fois même elle s'était donné des tapes pour avoir triché dans une partie de croquet qu'elle jouait toute seule ; car cette étrange enfant aimait beaucoup à faire deux personnages. « Mais, » pensa la pauvre Alice, « il n'y a plus moyen de faire deux personnages, à présent qu'il me reste à peine de quoi en faire un. »

Elle aperçut alors une petite boîte en verre qui était sous la table, l'ouvrit et y trouva un tout petit gâteau sur lequel les mots « MANGEZ-MOI » étaient admirablement tracés avec des raisins de Corinthe. « Tiens,

je vais le manger, » dit Alice : « si cela me fait grandir, je pourrai atteindre à la clef ; si cela me fait rapetisser, je pourrai ramper sous la porte ; d'une façon ou de l'autre, je pénétrerai dans le jardin, et alors, arrive que pourra ! »

Elle mangea donc un petit morceau du gâteau, et, portant sa main sur sa tête, elle se dit tout inquiète : « Lequel est-ce ? Lequel est-ce ? » Elle voulait savoir si elle grandissait ou rapetissait, et fut tout étonnée de rester la même ; franchement, c'est ce qui arrive le plus souvent lorsqu'on mange du gâteau ; mais Alice avait tellement pris l'habitude de s'attendre à des choses extraordinaires, que cela lui paraissait ennuyeux et stupide de vivre comme tout le monde.

Aussi elle se remit à l'œuvre, et eut bien vite fait disparaître le gâteau.

Lewis Carroll, ALICE AU PAYS DES MERVEILLES, Chapitre sept « Un thé de fous », 1865

Il y avait une table servie sous un arbre devant la maison, et le Lièvre y prenait le thé avec le Chapelier. Un Loir profondément endormi était assis entre les deux autres qui s'en servaient comme d'un coussin, le coude appuyé sur lui et causant par-dessus sa tête. « Bien gênant pour le Loir, » pensa Alice. « Mais comme il est endormi je suppose que cela lui est égal. »

Bien que la table fût très-grande, ils étaient tous trois serrés l'un contre l'autre à un des coins. « Il n'y a pas de place ! Il n'y a pas de place ! » crièrent-ils en voyant Alice. « Il y a abondance de place, » dit Alice indignée, et elle s'assit dans un large fauteuil à l'un des bouts de la table.

« Prenez donc du vin, » dit le Lièvre d'un ton engageant.

Alice regarda tout autour de la table, mais il n'y avait que du thé. « Je ne vois pas de vin, » fit-elle observer.

« Il n'y en a pas, » dit le Lièvre.

« En ce cas il n'était pas très-poli de votre part de m'en offrir, » dit Alice d'un ton fâché.

« Il n'était pas non plus très-poli de votre part de vous mettre à table avant d'y être invitée, » dit le Lièvre.

« J'ignorais que ce fût votre table, » dit Alice. « Il y a des couverts pour bien plus de trois convives. »

« Vos cheveux ont besoin d'être coupés, » dit le Chapelier. Il avait considéré Alice pendant quelque temps avec beaucoup de curiosité, et ce fut la première parole qu'il lui adressa.

« Vous devriez apprendre à ne pas faire de remarques sur les gens ; c'est très-grossier, » dit Alice d'un ton sévère.

À ces mots le Chapelier ouvrit de grands yeux ; mais il se contenta de dire : « Pourquoi une pie ressemble-t-elle à un pupitre ? »

« Bon ! nous allons nous amuser, » pensa Alice. « Je suis bien aise qu'ils se mettent à demander des énigmes. Je crois pouvoir deviner cela, » ajouta-

t-elle tout haut.

« Voulez-vous dire que vous croyez pouvoir trouver la réponse ? » dit le Lièvre.

« Précisément, » répondit Alice.

« Alors vous devriez dire ce que vous voulez dire, » continua le Lièvre.

« C'est ce que je fais, » répliqua vivement Alice. « Du moins – je veux dire ce que je dis ; c'est la même chose, n'est-ce pas ? »

« Ce n'est pas du tout la même chose, » dit le Chapelier. « Vous pourriez alors dire tout aussi bien que : « Je vois ce que je mange, » est la même chose que : « Je mange ce que je vois. » »

« Vous pourriez alors dire tout aussi bien, » ajouta le Lièvre, « que : « J'aime ce qu'on me donne, » est la même chose que : « On me donne ce que j'aime. » »

« Vous pourriez dire tout aussi bien, » ajouta le Loir, qui paraissait parler tout endormi, « que : « Je respire quand je dors, » est la même chose que : « Je dors quand je respire. » »

« C'est en effet tout un pour vous, » dit le Chapelier. Sur ce, la conversation tomba et il se fit un silence de quelques minutes. Pendant ce temps, Alice repassa dans son esprit tout ce qu'elle savait au sujet des pies et des pupitres ; ce qui n'était pas grand'chose.

Le Chapelier rompit le silence le premier. « Quel quantième du mois sommes-nous ? » dit-il en se tournant vers Alice. Il avait tiré sa montre de sa poche et la regardait d'un air inquiet, la secouant de temps à autre et l'approchant de son oreille.

Alice réfléchit un instant et répondit : « Le quatre. »

« Elle est de deux jours en retard, » dit le Chapelier avec un soupir. « Je vous disais bien que le beurre ne vaudrait rien au mouvement ! » ajouta-t-il en regardant le Lièvre avec colère.

« C'était tout ce qu'il y avait de plus fin en beurre, » dit le Lièvre humblement.

« Oui, mais il faut qu'il y soit entré des miettes de pain, » grommela le Chapelier. « Vous n'auriez pas dû vous servir du couteau au pain pour mettre le beurre. »

Le Lièvre prit la montre, et la contempla tristement, puis la trempa dans sa tasse, la contempla de nouveau, et pourtant ne trouva rien de mieux à faire que de répéter sa première observation : « C'était tout ce qu'il y avait de plus fin en beurre. »

Alice avait regardé par-dessus son épaule avec curiosité : « Quelle singulière montre ! » dit-elle. « Elle marque le quantième du mois, et ne marque pas l'heure qu'il est ! »

« Et pourquoi marquerait-elle l'heure ? » murmura le Chapelier. « Votre montre marque-t-elle dans quelle année vous êtes ? »

« Non, assurément ! » répliqua Alice sans hésiter. « Mais c'est parce qu'elle reste à la même année pendant si longtemps. »

« Tout comme la mienne, » dit le Chapelier.

Alice se trouva fort embarrassée. L'observation du Chapelier lui paraissait n'avoir aucun sens ; et cependant la phrase était parfaitement correcte. « Je ne vous comprends pas bien, » dit-elle, aussi poliment que possible.

« Le Loir est rendormi, » dit le Chapelier ; et il lui versa un peu de thé chaud sur le nez.

Le Loir secoua la tête avec impatience, et dit, sans ouvrir les yeux :
« Sans doute, sans doute, c'est justement ce que j'allais dire. »

« Avez-vous deviné l'énigme ? » dit le Chapelier, se tournant de nouveau vers Alice.

« Non, j'y renonce, » répondit Alice ; « quelle est la réponse ? »

« Je n'en ai pas la moindre idée, » dit le Chapelier.

« Ni moi non plus, » dit le Lièvre.

Alice soupira d'ennui. « Il me semble que vous pourriez mieux employer le temps, » dit-elle, « et ne pas le gaspiller à proposer des énigmes qui n'ont point de réponses. »

« Si vous connaissiez le Temps aussi bien que moi, » dit le Chapelier, « vous ne parleriez pas de le gaspiller. On ne gaspille pas quelqu'un. »

« Je ne vous comprends pas, » dit Alice.

« Je le crois bien, » répondit le Chapelier, en secouant la tête avec mépris ; « je parie que vous n'avez jamais parlé au Temps. »

« Cela se peut bien, » répliqua prudemment Alice, « mais je l'ai souvent mal employé. »

« Ah ! voilà donc pourquoi ! Il n'aime pas cela, » dit le Chapelier. « Mais si seulement vous saviez le ménager, il ferait de la pendule tout ce que vous voudriez. Par exemple, supposons qu'il soit neuf heures du matin, l'heure de vos leçons, vous n'auriez qu'à dire tout bas un petit mot au Temps, et l'aiguille partirait en un clin d'œil pour marquer une heure et demie, l'heure du dîner. »

(« Je le voudrais bien, » dit tout bas le Lièvre.)

« Cela serait très-agréable, certainement, » dit Alice d'un air pensif ; « mais alors – je n'aurais pas encore faim, comprenez donc. »

« Peut-être pas d'abord, » dit le Chapelier ; « mais vous pourriez retenir l'aiguille à une heure et demie aussi longtemps que vous voudriez. »

« Est-ce comme cela que vous faites, vous ? » demanda Alice.

Le Chapelier secoua tristement la tête.

« Hélas ! non, » répondit-il, « nous nous sommes querellés au mois de mars dernier, un peu avant qu'il devînt fou. » (Il montrait le Lièvre du bout de sa cuiller.) « C'était à un grand concert donné par la Reine de Cœur, et j'eus à chanter :

*« Ah ! vous dirai-je, ma sœur,
Ce qui calme ma douleur ! »*

« Vous connaissez peut-être cette chanson ? »

« J'ai entendu chanter quelque chose comme ça, » dit Alice.

« Vous savez la suite, » dit le Chapelier ; et il continua :

*« C'est que j'avais des dragées,
Et que je les ai mangées. »*

Ici le Loir se secoua et se mit à chanter, tout en dormant : « Et que je les ai mangées, mangées, mangées, mangées, mangées, » si longtemps, qu'il fallût le pincer pour le faire taire.

« Eh bien, j'avais à peine fini le premier couplet, » dit le Chapelier, « que la Reine hurla : « Ah ! c'est comme ça que vous tuez le temps ! Qu'on lui coupe la tête ! » »

« Quelle cruauté ! » s'écria Alice.

« Et, depuis lors, » continua le Chapelier avec tristesse, « le Temps ne veut rien faire de ce que je lui demande. Il est toujours six heures maintenant. »

Une brillante idée traversa l'esprit d'Alice. « Est-ce pour cela qu'il y a tant de tasses à thé ici ? » demanda-t-elle.

« Oui, c'est cela, » dit le Chapelier avec un soupir ; « il est toujours l'heure du thé, et nous n'avons pas le temps de laver la vaisselle dans l'intervalle. »

« Alors vous faites tout le tour de la table, je suppose ? » dit Alice.

« Justement, » dit le Chapelier, « à mesure que les tasses ont servi. »

« Mais, qu'arrive-t-il lorsque vous vous retrouvez au commencement ? » se hasarda de dire Alice.

« Si nous changions de conversation, » interrompit le Lièvre en bâillant ; « celle-ci commence à me fatiguer. Je propose que la petite demoiselle nous conte une histoire. »

« J'ai bien peur de n'en pas savoir, » dit Alice, que cette proposition alarmait un peu.

« Eh bien, le Loir va nous en dire une, » crièrent-ils tous deux. « Allons, Loir, réveillez-vous ! » et ils le pincèrent des deux côtés à la fois.

Le Loir ouvrit lentement les yeux. « Je ne dormais pas, » dit-il d'une voix faible et enrouée. « Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous avez dit, vous autres. »

« Racontez-nous une histoire, » dit le Lièvre.

« Ah ! Oui, je vous en prie, » dit Alice d'un ton suppliant.

« Et faites vite, » ajouta le Chapelier, « sans cela vous allez vous rendormir avant de vous mettre en train. »

« Il y avait une fois trois petites sœurs, » commença bien vite le Loir, « qui s'appelaient Elsie, Lacie, et Tillie, et elles vivaient au fond d'un puits. »

« De quoi vivaient-elles ? » dit Alice, qui s'intéressait toujours aux questions de boire ou de manger.

« Elles vivaient de mélasse, » dit le Loir, après avoir réfléchi un instant.

« Ce n'est pas possible, comprenez donc, » fit doucement observer Alice ; « cela les aurait rendues malades. »

« Et en effet, » dit le Loir, « elles étaient très-malades. »

Alice chercha à se figurer un peu l'effet que produirait sur elle une manière de vivre si extraordinaire, mais cela lui parut trop embarrassant, et elle continua : « Mais pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ? »

« Prenez un peu plus de thé, » dit le Lièvre à Alice avec empressement.

« Je n'en ai pas pris du tout, » répondit Alice d'un air offensé. « Je ne peux donc pas en prendre un peu *plus*. »

« Vous voulez dire que vous ne pouvez pas en prendre *moins*, » dit le Chapelier. « Il est très-aisé de prendre un peu *plus* que pas du tout. »

« On ne vous a pas demandé votre avis, à vous, » dit Alice.

« Ah ! qui est-ce qui se permet de faire des observations ? » demanda le Chapelier d'un air triomphant.

Alice ne savait pas trop que répondre à cela. Aussi se servit-elle un peu de thé et une tartine de pain et de beurre ; puis elle se tourna du côté du

Loir, et répéta sa question. « Pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ? »

Le Loir réfléchit de nouveau pendant quelques instants et dit : « C'était un puits de mélasse. »

« Il n'en existe pas ! » se mit à dire Alice d'un ton courroucé. Mais le Chapelier et le Lièvre firent « Chut ! Chut ! » et le Loir fit observer d'un ton bourru : « Tâchez d'être polie, ou finissez l'histoire vous-même. »

« Non, continuez, je vous prie, » dit Alice très-humblement. « Je ne vous interromprai plus ; peut-être en existe-t-il un. »

« Un, vraiment ! » dit le Loir avec indignation ; toutefois il voulut bien continuer. « Donc, ces trois petites sœurs, vous saurez qu'elles faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour s'en tirer. »

« Comment auraient-elles pu s'en tirer ? » dit Alice, oubliant tout à fait sa promesse.

« C'est tout simple - »

« Il me faut une tasse propre, » interrompit le Chapelier. « Avançons tous d'une place. »

Il avançait tout en parlant, et le Loir le suivit ; le Lièvre prit la place du Loir, et Alice prit, d'assez mauvaise grâce, celle du Lièvre. Le Chapelier fut le seul qui gagnât au change ; Alice se trouva bien plus mal partagée qu'auparavant, car le Lièvre venait de renverser le lait dans son assiette.

Alice, craignant d'offenser le Loir, reprit avec circonspection : « Mais je ne comprends pas ; comment auraient-elles pu s'en tirer ? »

« C'est tout simple, » dit le Chapelier. « Quand il y a de l'eau dans un puits, vous savez bien comment on en tire, n'est-ce pas ? Eh bien ! d'un puits de mélasse on tire de la mélasse, et quand il y a des petites filles dans la mélasse on les tire en même temps ; comprenez-vous, petite sottise ? »

« Pas tout à fait, » dit Alice, encore plus embarrassée par cette réponse.

« Alors vous feriez bien de vous taire, » dit le Chapelier.

Alice trouva cette grossièreté un peu trop forte ; elle se leva indignée et s'en alla. Le Loir s'endormit à l'instant même, et les deux autres ne prirent pas garde à son départ, bien qu'elle regardât en arrière deux ou trois fois, espérant presque qu'ils la rappelleraient. La dernière fois qu'elle les vit, ils cherchaient à mettre le Loir dans la théière.

« À aucun prix je ne voudrais retourner auprès de ces gens-là, » dit Alice, en cherchant son chemin à travers le bois. « C'est le thé le plus ridicule auquel j'aie assisté de ma vie ! »

Comme elle disait cela, elle s'aperçut qu'un des arbres avait une porte par laquelle on pouvait pénétrer à l'intérieur. « Voilà qui est curieux, » pensa-t-elle. « Mais tout est curieux aujourd'hui. Je crois que je ferai bien d'entrer tout de suite. » Elle entra.

Elle se retrouva encore dans la longue salle tout près de la petite table de verre.

« Cette fois je m'y prendrai mieux, » se dit-elle, et elle commença par saisir la petite clef d'or et par ouvrir la porte qui menait au jardin, et puis elle se mit à grignoter le morceau de champignon qu'elle avait mis dans sa poche, jusqu'à ce qu'elle fût réduite à environ deux pieds de haut ; elle prit alors le petit passage ; et enfin - elle se trouva dans le superbe jardin au milieu des brillants parterres et des fraîches fontaines.

Jonathan Miller, ALICE IN WONDERLAND, d'après le roman de Lewis Carroll, 1966



Ingmar Bergman, FANNY ET ALEXANDRE, 1982



Andrei Tarkovski, LE SACRIFICE, 1986



Felix Nadar, PORTRAIT DE SON FILS À L'ÂGE DE ONZE ANS, 1867



Pablo Picasso, PAUL DESSINANT, 1923



Pablo Picasso, CLAUDE DESSINANT, FRANÇOISE ET PALOMA, 1954



Pablo Picasso, CLAUDE ET PALOMA DESSINANT, 1954



Grandville, Diverses gravures, autour de 1840



XXV.

On se danse avec les bestes de danse à la Société Drogues.



LXXXI.

On se joue au jeu de cartes.



